Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

n° 35

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH
15 route de Breuilles, 17330 Bernay Saint Martin - http://www.jean-mabire.com - EDH 2010 ©

Philippe Conrad
Le mythe eurasien...

Sébastien Estevant
Les Kamikazes et le Bushido

Laurent Schang
Les conquérants d'Asie

2110-7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €

n° 35 Nouvelle série Solstice d'été 2012

Jean Mabire et l'Asie

Photo de couverture :
Un samouraï, guerrier de l'Asie

Quelle aberration de ne voir en Jean Mabire qu'un apologue de la *Waffen S.S.* alors qu'il nous lègue tant d'autres écrits et surtout une pensée. Historien, il le fut. Sa rage de connaître et de transmettre son savoir tout le long d'une vie en est le plus humble témoignage. Ceci nous amène aujourd'hui à partir vers l'Est tout d'abord jusque Stalingrad, ensuite de continuer toujours plus loin afin de traverser l'Asie pour atteindre le Japon, un voyage d'actualité.

Dans une collection *Troupes de choc* pour laquelle les Presses de la Cité avaient fait appel très largement aux écrivains guerriers tels que : Bergot, Bourdier, Sergent, Hérubel, Gandy et bien d'autres. Jean Mabire avait, entre autre, réalisé un ouvrage sur la bataille de Stalingrad, considéré par beaucoup comme le tournant décisif de la seconde guerre mondiale. Dans cette ville aujourd'hui, ne reste rien ou peu des vestiges ou témoignages de cette bataille, c'est toutefois un lieu de pèlerinage historique pour les Russes car ils payèrent très cher cette victoire. Seule la Volga qui roule ses eaux calmes entre ces hautes berges de terre rouge, a-t-elle encore le souvenir de tant de sacrifices inhumains ?

Comment, en nous trouvant déjà si loin à l'Est, ne pas avoir la pensée qui s'envole, au-delà de la rive orientale, vers l'Oural, la Mongolie, la Sibérie, l'Asie. Comment ne pas penser à Ungern, à son rêve fou ? Cet espace de milliers de kilomètres n'est pas qu'une steppe, qu'un désert, il a une très belle histoire. L'histoire des « peuples des Steppes », **Philippe Conrad** l'a déjà magistralement traité dans l'un de ses ouvrages. Par son témoignage, il nous explique que le rêve d'Ungern n'était peut-être pas si fou que cela. Que, peut-être, le poumon Ouest de l'Europe a besoin du poumon de l'Est afin de permettre, à notre ensemble Continental, de respirer sans assistance étrangère, d'une façon absolument naturelle.

Ce texte donc nous amène à approcher les deux ouvrages que Jean Mabire a réalisé sur l'Asie.

Sorti chez Dualpha : ***Les guerriers de la plus grande Asie*** est un recueil très intéressant d'articles parus dans divers revues. On y retrouve tout naturellement : Ungern, Togo, Takijiro Onishi et d'autres encore qui sont les reflets de l'histoire de cette grande Asie trop souvent méconnue de l'Européen. **Laurent Schang** nous explique que cette Asie n'est pas un monde secret, loin de là, mais qu'elle a son histoire, ses religions, ses rites, tous également millénaires.

L'autre article de **Sébastien Estevant** sur les Kamikaze, derniers héritiers du Bushido ! Nous ramène tout naturellement à l'ouvrage que Jean Mabire avait écrit en collaboration avec **Yves Bréhéret** sur les Samouraï, ces nobles guerriers de l'honneur. L'Honneur ! Une valeur, comme bien d'autres, en voie de disparition dans notre société. Qui risque fort toutefois de se rappeler au souvenir de nos contemporains lorsqu'ils se réveilleront brutalement de leur utopie mondialiste et qu'ils devront aborder, désarmés, un futur problématique.

Un texte de Jean Mabire tiré de ***Chant funèbre pour Pnom Penh et Saïgon***, ouvrage auquel avaient participés en 1975, pas moins de quatre-vingt-onze personnalités et non des moindres, nous apporte une analyse qui, à quelques noms près, n'a pas beaucoup évoluée, des vérités beaucoup trop d'actualités. Le constat d'une race qui n'en finit pas de crever, trahie par les siens.

Dans une communauté européenne à la limite de l'implosion, une réflexion géopolitique très modeste sur le devenir du Japon, et par la même de la situation en Asie, nous est apparue de bon ton afin de compléter ce bulletin. La preuve aussi que notre Normand épris d'espaces et de liberté était bien ce visionnaire de notre « Devenir » ! Ces quelques études aussi pour confirmer si nécessaire, que nous ne trouverons qu'en nous les forces indispensables aux combats qui s'annoncent.

Bernard Leveaux

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

❑ Adhésion simple (ou couple) 15 €

❑ Adhésion de soutien 20 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
Ville : _____
_____
Tel._____._____._____._____._____.
Fax._____._____._____._____._____.
Courriel : _____
@_____
Profession :_____
_____

Les Amis de Jean Mabire
15 rte de Breuilles.
17330 Bernay Saint Martin

Stalingrad

Volgograd, le 9 mai 2012, nous débarquons du « Maxime Gorki » et grimpons l'escalier monumental qui mène de la gare fluviale vers le centre de la ville.

Volgograd. Il y a un peu plus de cinquante ans, cette ville s'appelait Stalingrad après s'être appelée Tsaritsyne jusqu'à la révolution Russe. A cette époque un certain Staline s'était, en ce lieu, frotté aux armées blanches du Général Denikine, plus tard il s'en souvînt et fit donc rebaptiser la ville à son nom désirant en faire un magnifique complexe industriel, ce qui fût d'ailleurs réalisé.

Aujourd'hui c'est jour de fête, la population est en liesse. Le long de la Volga, se montent des baraques, des jeux, des stands de tirs à la carabine, toutes sortes d'animations pour fêter, soixante sept ans plus tard, la victoire du peuple Russe sur l'ennemi fasciste.

L'ensemble de Stalingrad s'étale sur environ vingt cinq kilomètres après un coude de la Volga, aujourd'hui la ville a pri de l'ampleur, elle a gagné sur la steppe et s'enfonce d'environ quatre kilomètres dans les terres.

Notre bateau est amarré précisément à l'emplacement de l'ancien débarcadère, là où arrivaient les renforts soviétiques de la rive orientale traversant l'Ile Zaitsevski et d'où partaient les civils ou les blessés vers le paradis, après avoir connu l'enfer. Ici, la Volga n'est pas très large puisque séparée en deux bras par des îlots mais il y avait quand même un bon kilomètre de traversée qui, sous un matraquage continu de bombes et d'obus de tous calibres, devait sembler une éternité pour ces pauvres hères, encadrés par les politrocks, que l'on avait amené là, pratiquement sans formation militaire, des plaines de Mongolie pour endiguer et stopper l'avance fasciste.

Nous nous dirigeons vers la place Rouge où tout à l'heure aura lieu le défilé célébrant la victoire. A la hauteur des grands magasins Univermag, nous croisons un général de brigade de notre armée, sans doute l'attaché militaire à Moscou venant assister au défilé. Ce fût à l'intérieur de ces magasins Univermag, à peine à un kilomètre de la Volga, que le général Von Paulus avait installé le dernier Quartier Général de sa VIème armée.

Il fait beau, la ville est belle. Impression de propreté, de pureté avec ces bâtiments blancs, le théâtre ainsi que la gare centrale ont été reconstruit pratiquement à l'identique, beaucoup d'espaces verts, les filles sont fraiches, jolies et souriantes, difficile de réaliser le drame humain qui s'est déroulé ici il ya plus de septante années.

Peut-on qualifier de bataille cet affrontement titanesque qui oppose deux armées, plus précisément, deux régimes à la limite de l'Europe et de l'Asie ? Jean MABIRE a relaté cet affrontement dans son ouvrage : *STALINGRAD !* Paru aux Presses de la Cité en 1993. Nul ne fût jamais capable de décrire ce combat titanesque ! Pire que Verdun ? Peut-être pas ? Qui peut aujourd'hui comprendre les motivations d'hommes qui envoyèrent au massacre des millions de leurs congénères ? Comment concevoir à notre époque de tels sacrifices ? Ce sont les questions que l'on se pose tout le long de ce parcours au sein de cette ville maintenant historique.

Il est toutefois nécessaire de restituer l'objectif de la ville de Stalingrad dans le cadre de la guerre entre les Allemands et les Russes entre 1941 et 1945. Le chancelier Adolf Hitler avait pris la nuit du 21 au 22 juin 1941, l'initiative d'une offensive vers l'est afin de réduire la puissance communiste née de la Révolution Bolchévique de 1917, qui représentait un véritable danger pour l'Europe ainsi que pour l'ensemble des démocraties. En résultat, après la défaite de l'Allemagne, l'occupation Soviétique, d'une énorme partie de notre continent et ce que l'on nomma la Guerre Froide, mais ceci est une autre histoire.

Après une avancée foudroyante en l'été et l'automne 1941, les troupes allemandes arrivent à proximité de Moscou. Ce qui à vaincu Napoléon, a stoppé Hitler : L'hiver russe. La contre attaque Russe fait refluer les Allemands assez loin sans toutefois les chasser.

1942 : L'Allemagne est toujours très puissante dans ce conflit devenu Mondial puisqu'il à vu, après l'attaque de Pearl Harbour, l'entrée en guerre des États-Unis. Mais, malgré déjà environ cinq cents mille morts depuis le début des hostilités, Hitler contre attaque à l'est, objectif : la Volga avec ses complexes sidérurgiques et le Caucase et ses richesses pétrolifères. Rêve immense, rêve impossible, que d'autres poursuivent aujourd'hui ? Une énorme Armée se remet en marche à l'aube de ce 28 juin 1942.

Cette Armée n'est plus exclusivement Allemande, elle est déjà Européenne avec, en force, des Unités Roumaines, Italiennes, Hongroises en particulier pour ce secteur opérationnel du Sud Est, c'est à nouveau une ruée infernale et victorieuse jusqu'en août 1942 aux rives de la Volga, vers le Caucase et l'Elbruz.

Restons sur le secteur de Stalingrad qui reste l'objectif majeur des troupes du Reich sur la Volga. Si l'approche en fût relativement facile, reste à réaliser l'investissement de ce complexe de plus de vingt kilomètres de long. La Luftwaffe, à cette époque, possède la suprématie aérienne, les premiers bombardements sont excessivement meurtriers, les Russes revendiquent quarante mille morts civils. La ville est ravagée, autant d'obstacles créés qui seront des handicaps aux attaques allemandes pour sa prise.

Le 9 mai 2012, nous suivons notre guide vers le musée de la bataille ainsi que le site de la maison Pavlov. Unique ruine conservée en l'état, à côté du nouveau musée, quelque chose qui ressemble à un grenier à grain percé d'innombrables trous d'obus. Image déjà perçue à Dantzig à un autre moment. Mélange de matériels militaires soviétique, anciens et modernes, quelques prises nazies.

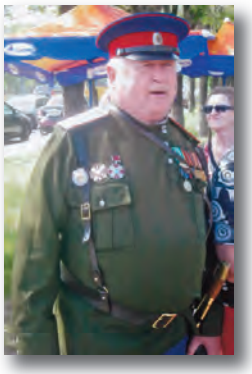
Du passé, juste après la bataille, les soviets avaient déjà fait table rase. Existe, près de Rossoschka, une récente nécropole où reposent quarante mille allemands. Pour les Russes, n'existent que des lieux de recueillement : L'un, à proximité de la place Rouge, fosse où furent enterrés peut-être dix mille corps, l'autre, au pied de la colline Mamayev où s'élève le mémorial aux héros. Impressionnante cette colline Mamayev que l'on approche par l'Ouest !

Lorsque l'on arrive au sommet, c'est exactement la vue qu'eurent les allemands vainqueurs, début septembre, sur la Volga, mais après ! Trois mois après s'était l'encerclement et le début de la bataille d'anéantissement qui prend fin le 2 février 1943.

Aujourd'hui, se dresse sur la colline une gigantesque statue de la Mère Patrie appelant ses enfants à la victoire, statue monumentale de cinquante deux mètres de haut. Curieusement, son élan la dirige vers l'Asie, un signe ? Cette colline de Mamayev est redevenue un lieu de promenade, en ce jour il y a foule, nous croisons des groupes de jeunes en chemisette et foulard rouge, les nomme-t-on encore pionniers ou faucons ? Du haut de Mamayev nous jouissons d'une vue panoramique sur la ville à notre droite, également sur les usines à notre gauche, la ligne de chemin de fer traversant la ville pénètre dans « Octobre Rouge » et ensuite dans « Barricade ». Sans doute, fusse dans ces usines que se déroulèrent les plus sanglants combats, les Russes étant réellement acculés à la Volga. Combats au corps à corps dans des tas de ferrailles, de la ferraille hurlante et sifflante taillant dans la chair humaine, sans distinction de nationalité, de grade ou de sexe puisque des femmes combattaient dans l'armée Rouge.

Nous redescendons doucement vers la Volga par un immense escalier promenade. Comment ne pas penser que nous marchons sur un charnier, des milliers de corps sont ensevelis sous nos pieds. Quelques instants pour assister à l'intérieur du mémorial des héros où brûle au bout d'un bras sortant du sol, la flamme éternelle, à la relève de la garde. Très joli spectacle de maîtrise et de discipline tel que le militaire russe sait faire. De chaque côté de cet escalier, des représentations guerrières à la gloire des défenseurs de Stalingrad. Au milieu d'un plan d'eau jaillit le buste d'un homme tenant une mitraillette d'une main, une grenade de l'autre c'est la sculpture « **tenir ferme jusqu'à la mort** ». Ici tout est réalisé en béton, sans doute ce que l'on appel l'Art brut de décoffrage !

Toujours, ce flot de promeneurs, population très jeune, profitent de cette belle journée de printemps pour parcourir ces lieux de souvenirs historiques. Tout en bas de cette perspective, un vieux cosaque, nous



Officier Cosaque lors de la célébration de la bataille de Stalingrad en 2012.

paraissant un peu trop jeune pour avoir participé au conflit. Il se plie volontier à la séance de photos avec un « danke schön » qui me fait un peu douter de sa nationalité ou alors peut-être doute t-il de la mienne ?

Pendant les cinq mois que dura cette bataille titanesque, on peut considérer que s'étripèrent ici, plus d'un million de combattants des deux camps et que près de la moitié y laissèrent la vie. Une fresque historique représente en haut les Russes victorieux, avec leurs puissants T34 et en dessous le triste défilé des allemands vaincus partant pour les goulags de Sibérie. 90 000 hommes furent fait prisonniers à Stalingrad, cinq mille en revinrent douze ans après !

Hitler a réellement perdu sa guerre ici, vaincu par la force et la volonté du peuple Russe mais également par les forces de la Nature. Comment être assez fou pour croire pouvoir vaincre l'hiver et l'immensité de la steppe ! Cependant cette lutte durera plus de deux très longues années. Dans son ouvrage, Jean MABIRE a très bien relaté les grandes phases de cette bataille, l'iconographie l'accompagnant est également révélatrice de l'ambiance de ces combats ainsi que de la souffrance endurée par ces soldats des deux camps. Jean MABIRE possédait une précision obséssionnelle du choix des photos qui accompagnaient ses textes.

Nous regagnons le bord puisque notre prochaine étape en remontant la Volga, doit être la ville de Saratov, ancienne capital des allemands de la Volga. Avant 1942, Staline s'était empressé de déporter vers la Sibérie, la grande majorité de cette population allemande implantée là, sous Catherine II depuis le dix-huitième siècle. Près de 800 000 au début du vingtième siècle, il en reste aujourd'hui environ vingt mille.

Le « Maxime Gorky » reprend calmement sa navigation vers le Nord. Nous avons le temps d'observer l'ensemble de Volgograd à partir du fleuve, les usines défilent lentement devant nous. Avant d'atteindre le quartier nord de Rynok, à hauteur de l'ancienne usine des tracteurs, transformée en fabrique de chars T34, d'où d'ailleurs, les derniers sortis en 1942 au moment de l'offensive allemande, partirent en contre attaque armés et équipés par les ouvriers qui les avaient fabriqués. A hauteur donc de cette usine s'élève, dans la Volga, près de la rive gauche, un monument en forme d'ancre de navire dédié aux mariniers du fleuve, qui, sans discontinuer, malgré des pertes extraordinaires, approvisionnaient en hommes, armes, munitions, nourriture, les combattants soviétiques de Stalingrad.

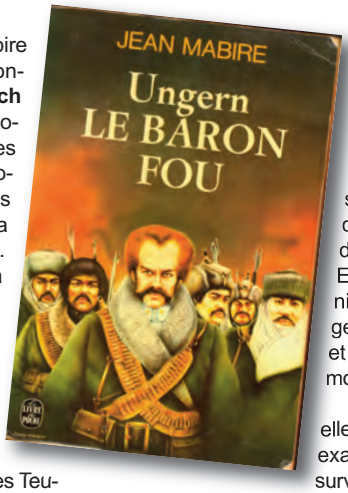
Nos accompagnateurs nous distribuent un œillet qu'au passage de ce monument, nous devons jeter en hommage à ces vaillants guerriers. Avec un bel élan, au signal, les œillets s'envolent pour retomber à tribord dans le fleuve, un seul cependant retombera à bâbord, vers la rive occidentale, en mémoire de ces centaines de milliers d'hommes qui avaient traversé la steppe pour venir mourir à Stalingrad !

En regardant cette ville de Volgograd me revient à l'esprit cette anecdote attribuée au Général De Gaulle qui, après une visite en 1945 à la ville martyre. Il est interrogé à Moscou par un jeune journaliste qui lui demande son impression, et il répond : « **Ah ! Stalingrad !… C'est tout de même un très grand peuple !** ». « **Ah ! oui, les Russes !…** » lui rétorque le journaliste. « **Non, non : je ne parle pas des Russes mais des Allemands. Quand même, être venus jusqu'à la Volga !** »

Bernard Leveaux

« Tenir ferme jusqu'à la mort »

Mythe eurasien et réalité historique



Les fidèles lecteurs de Jean Mabire ont découvert grâce à lui l'étonnante figure de **Roman Feodorovitch von Ungern-Sternberg**, né en Estonie en 1885 et fusillé par les Rouges en septembre 1921 à Novonikolaïevsk (la future Novossibirsk) après avoir vainement tenté de soulever la Mongolie contre le pouvoir bolchevik. L'auteur de *Ungern, le baron fou* a prêté à son héros le projet de reconstituer, dans les vastes espaces sibériens et mongols, l'ancien « empire des steppes » révélé quelques années après par René Grousset à tous les curieux d'Histoire. Fasciné par le parcours pour le moins atypique de ce baron balte héritier des Teutoniques et demeuré un fidèle du tsar, Jean Mabire a puissamment rendu compte de ce que fut l'épopée de ce surprenant personnage. Véritable bête de guerre, capable de survivre dans des conditions incroyables, Ungern avait été très tôt séduit par les immensités sibériennes, demeurées à ses yeux le cadre possible d'aventures hors du commun. Il fut finalement victime d'une trahison et son aventure n'a été que la manifestation du rêve, finalement avorté, qu'il avait conçu en un temps où guerre et révolution semblaient avoir ouvert les portes de tous les possibles. Alors que l'Europe était plongé dans le chaos engendré par la catastrophe de 1914, un « **cerveau hardi** » pouvait imaginer de vastes bouleversements historiques et géopolitiques, au travers d'une Eurasie rêvée susceptible de réaliser - à une échelle bien plus grande que ne l'avaient pensé les géants de l'Histoire évoqués ensuite par Jacques Benoist-Méchin - un rapprochement « continental » de l'Occident et de l'Orient, là où déjà l'antique Route de la Soie et la *pax mongolica* médiévale avaient établi un espace intégré, organisé historiquement par plusieurs grands empires, au confluent des mondes perse, grec, indien, turc, mongol, chinois ou russe. Dans l'élan des chevauchées lancées entre ciel et terre vers les horizons infinis des steppes, dans le fracas de combats sans merci, l'Histoire avait déjà fait de ce vaste espace générateur de peuples le conquérants le cadre de grandes épopées mais aussi d'épisodes sanglants, depuis que les avant-gardes européennes orientales (les Tokhariens) s'étaient avancés jusqu'aux oasis de l'ancienne Sérinde (l'actuel Xinjiang chinois), quand Scythes, Sarmates et Alains régnaient sur les steppes du nord de la Mer Noire et de la Caspienne et quand l'empire kouchan s'étendait de l'Asie centrale à l'Inde du nord, jusqu'au vaste mouvement de reflux qui a poussé vers l'ouest les Huns, les Ouïgours, les Turcs, les Mongols de Gengis Khan et les hordes de Tamerlan dont l'élan dévastateur allait de pair avec la splendeur monumentale de ses capitales d'Asie centrale.

C'est à ce passé toujours présent dans la mémoire des peuples de la steppe que rêvait sans doute le baron Ungern quand il rassemblait les forces hétéroclites de ses partisans pour ouvrir, dans le lointain Orient, un nouveau chapitre de l'Histoire. Des événements dramatiques mais lointains, des cultures oubliées que leur violence barbare avait écartées de la mémoire des Européens civilisés ; un Orient dont les séductions persistaient cependant en Russie quand Borodine et Rimsky-Korsakov composaient les *Danses polovtziennes* du *Prince Igor* ou quand les géopoliticiens soviétiques ressuscitaient le mythe d'une antique Scythie eurasienne afin de tracer les voies de l'avenir pour un Etat-continent appelé selon eux à réunir, contre l'Europe occidentale bourgeoise et décadente, les peuples slaves et asiatiques porteurs de la jeunesse du monde.

Ces rêveries grandioses relevaient-elles d'une représentation romantique et exaltée des grands séismes historiques survenus dans ce vaste espace ou était-il possible, à l'inverse, de les relier à une réalité inscrite dans la longue durée, en fonction d'un déterminisme géopolitique conduisant naturellement - comme l'avait prédit, pour s'en inquiéter, l'Anglais Halford Mackinder - à une unification inéluctable du vaste bloc eurasien autour du *Heartland* appelé à disputer l'empire du monde aux puissances maritimes anglo-saxonnes. L'Histoire ne peut être absente d'un tel débat et l'on mesure aisément le danger d'instrumentalisation dont elle peut être l'objet en vue de justifier tel ou tel projet de puissance. L'évocation du rêve ungernien peut donc être l'occasion d'un retour sur la longue durée de l'Ancien Monde, pour évaluer en quoi le mythe eurasien - ranimé aujourd'hui du fait du rapprochement russo-chinois qu'ont rendu inévitable les prétentions hégémoniques de l'empire américano-occidental - correspond ou non à une réalité historique qui pourrait contribuer à sa légitimation.

Réservoir perpétuel d'envahisseurs, berceau de peuples conquérants, l'univers des steppes - qui, des plaines du bas Danube à la Mandchourie s'étend d'ouest en est sur plus de dix mille kilomètres - a régulièrement contribué, en menaçant les civilisations sédentaires établies à sa périphérie, au flux permanent d'une Histoire souvent dramatique. Immensité des distances, rigueur du climat, rudesse de l'existence nomade dans un monde où la guerre a été omniprésente ont fait que cet espace a été une forge où se sont construites - des Scythes aux Turcs et des Mongols aux Mandchous – les races belliqueuses venues bouleverser, à diverses époques le cours du temps. Les cultures agricoles et villageoises néolithiques des contrées étendues au nord de la Mer Noire, les sociétés de l'Âge du bronze identifiées au sud de la Sibérie occidentale correspondent à une époque lointaine, antérieure à la domestication du cheval qui allait transformer les immenses pâturages ouverts allant de l'actuelle Ukraine aux steppes mongoles étendues au nord du désert de Gobi en un vaste couloir où vont circuler au fil des siècles les envahisseurs cavaliers, le Seuil du Kazakhstan (l'ancienne Porte de Dzoungarie) et les passes du Tarbagataï constituant les voies de passage obligées entre ce que deviendront respectivement au XIXe siècle le Turkestan chinois et le Turkestan russe. Les mouvements s'opèrent initialement d'ouest en est. Les sociétés indo-européennes qui, comme l'a montré Marija Gimbutas, s'imposent à la veille de l'Âge du

Bronze entre la Baltique et la Mer Noire vont, par vagues successives, étendre leur domination sur l'Europe centrale de la « civilisation des champs d'urnes » où se formeront ensuite les populations celtiques, sur la Grèce mycénienne et sur l'Anatolie hittite. Avec les Scythes, les Sarmates puis les Alains sont des groupes occidentaux qui - au nord des espaces occupés successivement par les Mitanniens, les Mèdes et les Perses, sans oublier les Aryens de même origine venus s'installer en Inde du nord à partir de la fin du IIe millénaire - dominent, dans les siècles précédant et suivant avant l'ère chrétienne, le monde des steppes, en poussant très loin vers l'est puisque les Wu-Sun, ou Tokhariens, s'avancent jusqu'à l'ouest de la Chine où se développe, à l'époque de la Route de la Soie, la brillante civilisation de la Sérinde révélée jadis par les travaux d'Aurel Stein. Le mouvement s'inverse dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, qui voit les Hiong-Nou menaçant jusque-là l'empire chinois devenir les Huns pour se mettre lentement en marche vers l'ouest et pousser leurs conquêtes jusqu'au coup d'arrêt donné aux Champs Catalauniques par une coalition de Romains et de Barbares germaniques. Ces envahisseurs ont poussé devant eux les autres peuples des steppes tels que les Alains et bousculé également les populations germaniques, entraînant ainsi les « grandes invasions » qui ont finalement raison au Ve siècle de l'Empire romain d'Occident. A partir de ce moment, des vagues successives d'envahisseurs viennent aborder l'Europe, petite péninsule occidentale de l'Eurasie et celle-ci doit constamment affronter - avec en première ligne l'Empire byzantin puis, plus tard, le monde russe – les nouveaux périls surgis à ses périphéries orientales. Les Turcs Ouïgours progressent en Asie centrale et en Perse. Le Seljoukides portent en 1071, à Mantzikert, un coup fatal à l'Empire byzantin avant que les Ottomans n'emportent Constantinople quatre siècles plus tard. Au XIIIe siècle, la Russie de Kiev, l'un des plus brillants Etats d'Europe, mais ouverte sur la steppe, est balayée par les Mongols alors que, protégée par les forêts du nord, la deuxième Russie de Novgorod et de Moscou parvient difficilement à leur résister et doit subir, jusqu'à la victoire remportée en 1380 par Dimitri Donskoï à Koulikovo, la suzeraineté du khan de la Horde d'Or. La division des forces mongoles va permettre ensuite une lente reconquête. Ivan le Terrible donne à la Russie le cours de la Volga et la frontière de l'Oural mais, très rapidement, marchands de fourrures russes et aventuriers cosaques vont pousser jusqu'à l'Océan Arctique et jusqu'aux rives du Pacifique en réalisant la conquête de la Sibérie. Le XVIIe siècle voit la fin du khanat tatar de Crimée et la puissance russe atteint désormais les rives de la Mer Noire. La poussée effectuée ensuite vers le Caucase et vers l'Asie centrale porte la puissance russe aux confins de la Perse et de l'Afghanistan, en même temps que vers l'Extrême-Orient où, après les premiers traités conclus avec l'empire mandchou à Nertchinsk et à Kiakhta, les « traités inégaux » du XIXe siècle ne la conduisent aux portes d'une Chine entrée dans une longue phase de déclin. Doté des moyens que lui procure la modernité technique et bénéficiant d'une croissance démographique spectaculaire, l'Empire russe s'impose alors comme l'architecte d'une Eurasie ou d'une Eurosibérie en devenir, mais la guerre mondiale et la révolution viennent compromettre la réalisation d'un tel projet.

L'Union soviétique paraît un temps en mesure de prendre le relais mais l'échec du système et son déclassement dans la compétition mondiale remettent totalement en cause le rapport de forces établi durant plus d'un siècle. La montée en puissance spectaculaire de la Chine et le réveil des peuples d'Asie centrale font apparaître ensuite des conditions nouvelles qui contraignent la Russie, sortie de sa « **décennie terrible** » avec l'arrivée au pouvoir de Wladimir Poutine, à imaginer un nouveau mode de puissance et d'influence, susceptible de permettre la valorisation de ses énormes atouts géopolitiques et stratégiques. La position centrale qu'elle occupe au cœur de l'Ancien Monde, ses énormes ressources énergétiques et les projets d'infrastructures susceptibles d'engendrer une « nouvelle Route de la Soie » continentale entre l'Extrême-Orient et l'Europe lui ouvrent des perspectives nouvelles tout comme, de manière inattendue, le réchauffement climatique. L'avenir qui se dessine demeure cependant commandé par l'établissement sur le long terme d'une stabilité politique préservée des manœuvres extérieures et par un renouveau démographique sans lequel les projets de puissance caressés à Moscou risquent de demeurer sans lendemain, au moment où l'Asie orientale se développe à marche forcée. L'Histoire demeure le domaine de l'imprévu et l'avenir n'est écrit nulle part mais si le rêve eurasien d'Ungern n'était que le produit de l'imagination débridée d'un aventurier et d'un activiste nihiliste, on ne peut écarter la construction éventuelle, non d'une Eurasie intégrant les immenses masses asiatiques mais d'une Eurosibérie susceptible de donner à la Grande Europe une dimension nouvelle qui la mettrait en mesure de peser dans le concret des civilisations et de sortir ainsi de la longue « dormition » décrite par Dominique Venner, pour fonder sur une réalité géopolitique nouvelle le retour de sa conscience identitaire et de sa volonté de puissance.

Philippe Conrad

Les Kamikaze, derniers héritiers du Bushidô ?

Parmi les images d'Épinal que le Japon traîne systématiquement dans son sillage, le kamikaze occupe une place d'honneur. La défense corps et âme d'une cause perdue, la défense d'une position jusqu'à la mort, même dans l'optique d'une défaite assurée, sont-elles pourtant si spécifiquement japonaises ? Ne devraient-elles pas plutôt apparaître naturelles, au milieu des horreurs et des surenchères incroyables de la Seconde Guerre mondiale ?

L'histoire du Japon est émaillée de suicides d'honneur, suicides de protestation, sacrifices légendaires, comme si la mort volontaire constituait en soi un moyen d'expression dans le Japon traditionnel. À vrai dire, on peut tout à fait retracer l'histoire entière du Japon en prenant pour seuls points de repères les légendaires suicides qui jalonnent le parcours du peuple japonais à travers l'Histoire. Jean Mabire, par exemple, dans ses ***Samouraï***, met en scène avec émotion les exploits héroïques des hommes de guerre japonais. Ce n'est pas par simple choix esthétique que son récit, porté par un inexorable souffle épique, des origines mythiques du Japon à la tentative de coup d'Etat désespérée de l'écrivain **Mishima**, en passant évidemment par les samouraïs et les kamikaze, trouve dans le « savoir mourir » un véritable fil conducteur : le caractère essentiel de cette notion ne peut pas raisonnablement être occulté lorsqu'on prétend s'attaquer avec bonne foi à l'étude de la culture japonaise. Le **Bushidô** (武士道), littéralement "voie du guerrier", éthique samouraï indissociable de la chevalerie japonaise depuis le Xe siècle, consacre le sacrifice de soi, jusqu'à en faire l'apologie. Lorsqu'au XVIIe siècle cette éthique est fixée sous forme écrite, elle va même jusqu'à présenter la mort volontaire comme une fin en soi… ***La voie du samouraï, c'est la mort.***

C'est tout logiquement, donc, qu'on en vient à voir dans le phénomène kamikaze une expression de la culture japonaise, et à rechercher son origine et son sens précisément dans l'éthique samouraï.

Soldats fanatisés, jeunes recrues victime de la folie de la guerre, martyrs, héros, surhommes, quelle fut la spécificité de ces jeunes hommes qui, comme d'autres, ont accompli l'acte suprême, de qui on a reproduit tant de lettres d'adieu, reliques intemporelles que l'on redécouvre aujourd'hui comme des énigmes jetées à la face du monde ? Constituent-ils un simple symptôme de la frénésie meurtrière de la Seconde Guerre mondiale, logiquement poussée à l'extrême lorsque exprimée au sein d'un pays ultranationaliste et qui plus est acculé de toutes parts ? Ou bien représentent-ils au contraire une pure spécificité japonaise, héritiers de l'essence même de l'âme samouraï, dignes successeurs et dernier élan vital du Bushidô ?

I - La mort volontaire chez les samouraïs

Chercher l'origine de la geste kamikaze chez les samouraïs paraît d'autant plus légitime au premier abord que la filiation étymologique nous y ramène directement.

En 1273, après plusieurs années de préparation, l'empereur mongol **Kubilaï Khan** envoie une flotte de 15 000 marins destinée à soumettre le Japon. Désarçonnés par l'utilisation d'explosifs, inconnus alors au Japon, les samouraïs sont sauvés une première fois par l'apparition providentielle d'un typhon meurtrier qui chasse les envahisseurs. Lorsqu'en 1281 Kubilaï Khan récidive avec une flotte encore plus gigantesque, c'est un typhon plus meurtrier que le précédent qui vient sauver le Japon et clore définitivement le chapitre des invasions mongoles. Ce typhon a pour nom kamikaze (神風), ou *vent divin*.

C'est dans les épisodes grandioses où se met en scène la mort volontaire que l'on pourra trouver le germe de l'épopée kamikaze. L'implacable résolution macabre des 47 rônins en constitue un exemple flamboyant. Pour venger la mort de leur maître, **Naganori Asano**, condamné à se faire ***seppuku***[1] pour avoir défendu son honneur et ses principes, quarante-sept samouraïs désormais sans emploi font le choix d'une expédition punitive sans espoir ou ne serait ce que velléité quelconque de survivre à leur acte. Le 14 décembre 1702, après avoir simulé l'ivrognerie et le ramollissement des mœurs pendant des mois, afin d'endormir tout soupçon quant à une éventuelle vengeance de leur part, ils prennent d'assaut la demeure de **Kira**, officiel de la cour shogunale, vénal personnage responsable de l'altercation qui a conduit au seppuku de Asano. Après avoir assassiné Kira, ils vont porter sa tête au temple Sengakuji ou reposent les restes de leur maître… avant de se constituer prisonniers. Si la noblesse de leur geste est comprise par tous, ils sont néanmoins condamnés à exécuter le rituel du seppuku.

Se jeter corps et âme dans une entreprise dont l'issue certaine est la mort, qui plus est avec pour seul horizon une cause perdue d'avance, constitue une démarche tout à fait propre à l'éthique samouraï.

« Si tu meurs sans atteindre un objectif, ta mort

pourra être la mort d'un chien, la mort de la folie, mais il n'y aura aucune tache sur ton honneur. Dans le Bushidô, l'honneur vient en premier. Par conséquent, que l'idée de la mort soit imprimée dans ton esprit chaque matin et chaque soir. Quand ta détermination de mourir en quelque moment que ce soit aura trouvé une demeure stable dans ton âme, tu auras atteint le sommet de l'instruction du Bushidô. »

Yamamoto Jôchô, *Hagakure*

Lorsque débute l'ère Meiji, qui constitue à la fois une restauration et une ouverture sur le monde et la modernité, une des premières mesures prises par l'empereur **Mutsuhito** fut de supprimer la caste des samouraïs. Eux-mêmes artisans de la restauration, les samouraïs voient, en quelques années seulement, entre 1870 et 1876, leur statut disparaître complètement. C'est dans ce contexte que **La Société du Vent Divin** (Shinpûren - 神風[2]連), ligue réactionnaire constituée d'anciens samouraïs, et ressuscitée par Mishima Yukio dans ***Les Chevaux Echappés***, décide d'agir. Deux cent samouraïs fanatiques contre des milliers de soldats, deux cent samouraïs qui, répugnant à l'usage de la poudre, choisissent le sabre pour affronter les fusils impériaux. Ils finiront décimés - à quelle autre issue aurait-on pu s'attendre - et les survivants se feront seppuku, après avoir transmis leurs adieux à leurs familles. C'est que l'acte lui même constitue sa propre fin : son échec rendu encore plus inéluctable par le choix des sabres, attribut du samouraï par excellence, l'acte devient à la fois plus profondément symbolique et plus désespéré, il se suffit à lui même, toute finalité matérielle est hors sujet et il constitue l'acte total par excellence. La rébellion de Shinpûren est d'autant plus symptomatique qu'elle ne constitue pas du tout un acte isolé ; de nombreux événements du même acabit eurent lieu en réaction à la restauration Meiji.

La rébellion de **Satsuma**, l'année suivante, surpasse même en ampleur la révolte Shinpûren. Paradoxalement, c'est **Takamori Saigô**, personnage clé de la restauration, qui joue le rôle de leader. Avec environ trente mille hommes il s'oppose à l'armée impériale. 30 000 contre 300 000, puis, lors du dernier combat, 300 contre 35 000. Après avoir lutté avec une incroyable ténacité et une efficacité quasi surnaturelle au vu de la différence d'effectifs et d'armement, les samouraïs rebelles finissent décimés et Saigô se fait seppuku. Considéré comme un héros par le peuple japonais, il est réhabilité par le gouvernement dix ans plus tard.

II - Triomphe de l'armée, et mort utilitariste

À la fin du XIXe siècle, les samouraïs disparus, les plus viscéralement assoiffés de mort et de gloire tombés au combat, décimés par leurs compatriotes dans un dernier baroud d'honneur, ou éviscérés de leur propre chef… que devient le Bushidô ?

La centralisation du pouvoir et la disparition conjointe de la caste des guerriers remettent en cause le fonctionnement de la société dans son ensemble. La conséquence en est la généralisation du Bushidô à toutes les facettes de la société à travers ces deux institutions principales que sont l'école et l'armée. L'amour de l'empereur est le prolongement de la piété filiale : dès 1890, le Rescrit sur l'Éducation responsabilise les écoliers, les prépare à offrir courageusement leur vie à l'État. Le Bushidô, à l'origine des derniers sursauts macabres de la caste samouraï, devient le ciment de la société japonaise. Paradoxalement, loin de déboucher sur une ère de paix et de stabilité, cette nouvelle donne civique est la porte ouverte au militarisme, au terrorisme… et aux suicides en série.

Car on se doit de servir l'État, mais dans la mesure où celui-ci se montre digne de l'empereur et, parallèlement, la mort continue à transcender, à racheter, à justifier tout acte en témoignage de sa pureté et de sa sincérité. En 1895, une quarantaine d'officiers se suicide, en protestation contre la « Triple Intervention », marchandage avec les puissances occidentales qui se conclut au détriment du Japon.

Cependant, on ne se contente pas de se tuer, on assassine, beaucoup. Justifiant tout, le suicide accompagne la plupart des actes de terrorisme. Mais plus ceux-ci se multiplient, plus la mort volontaire, qui auparavant constituait une fin en soi, vient simplement parachever l'acte de violence et devient de plus en plus accessoire. Au point que, lorsqu'en 1932, une vingtaine d'officiers assassine le Premier ministre sans formalité aucune, ils se contentent, pour tout gage de sincérité, de se livrer à la police, et écopent de quatre ans de réclusion seulement. Lors de la mutinerie de 1936, seuls deux officiers sur vingt-et-un se suicident après l'échec de leur coup : les survivants vont même jusqu'à refuser le seppuku et sont exécutés dans l'opprobre. Non seulement la mort n'est plus une fin en soi, mais certains suicides sont instrumentalisés, comme celui du capitaine de corvette **Kusuhara**, qui permit à l'armée d'obtenir du gouvernement la construction de deux croiseurs.

D'après la constitution de 1889, l'empereur est le commandant suprême de l'armée. De là à en conclure que l'armée peut éluder complètement l'autorité du gouvernement, il n'y a qu'un pas. Émettre la moindre réserve quant à la nécessité pour le Japon se s'étendre vers l'ouest, c'est quasiment signer son arrêt de mort. **La Société du Dragon Noir** (kokuryuuai - 黒龍会) a pignon sur rue et exerce une force dissuasive de par sa simple existence. Les complots se multiplient, constituent parfois des secrets de polichinelle, néanmoins bon nombre d'entre eux parviennent à leur fin. Les conquêtes se succèdent, parallèlement à l'augmentation du budget de l'armée.

Sur fond de terrorisme et d'expansionnisme, de suicides, de censure, d'instrumentalisation de la mort volontaire, l'armée gagne progressivement son indépendance, au point qu'à la fin des années trente, on peut parler véritablement d'une prise de pouvoir. Au tout début des années 1940, on dissout même les partis politiques, au profit d'une **Association nationale pour le service de l'empire** (Taisei Yokusankai - 大政翼賛会) destinée à promouvoir la « guerre sainte » (Seisen - 聖戦) conte la Chine.

En somme, entre la fin des Samouraï et le début de la Seconde Guerre mondiale, même si le Bushidô est censé être au cœur de la citoyenneté, l'éthique du corps militaire se décale progressivement de la mentalité samouraï originelle. La mort n'est plus le but final du guerrier, le suicide ne vient plus nécessairement sanctifier la rébellion, les actes spectaculaires ne sont plus systématiquement exécutés pour leur beauté intrinsèque, mais au contraire parfois instrumentalisés, ainsi que le culte de l'empereur lui-même, en vue de l'expansion du corps militaire dans son ensemble. Tout se passe comme si l'armée, sous prétexte de servir l'empereur, devenait sa propre finalité : le but de l'armée, c'est l'armée. Les massacres de Nankin en 1937 ou encore les expérimentations de l'unité 731 en Mandchourie, destinées à la production d'armes bactériologiques, constituent le point d'orgue de cette fuite en avant macabre : dans l'aboutissement de ce système qui se mord la queue, on se met à tuer pour tuer, tout simplement.

III - Le retour du Vent Divin

Déjà en juillet 1912, l'ère Showa s'ouvrait sur la mort du général **Nogi**, qui s'éventrait pour suivre l'empereur dans la mort, acte désintéressé par excellence, témoignage d'une certaine persistance du Bushidô à l'état pur au sein de l'armée. Mais ce n'est que bien plus tard, dans la défaite, que le Bushidô va réellement renaître de ses cendres.

La prise du fort de Wong-Song en 1932, une position symbolique que les Japonais tiennent à prendre pour l'honneur, constitue un avant-goût des commandos suicide qui font l'objet de cet article. En passe d'échouer devant la ténacité chinoise, les soldats sont fauchés les uns après les autres par les tirs de mitrailleuse. On décide d'envoyer des volontaires, par groupe de trois, pour faire sauter les barricades ennemies au moyen d'une grande perche de bambou bourrée d'explosifs. Aucun groupe ne parvient à survivre assez longtemps sous le feu ennemi pour déposer son explosif et l'allumer. Trois volontaires acceptent, tentative désespérée, d'aller se faire sauter avec leur perche de bambou, allumée à l'avance, sur les barbelés chinois. Le fort sera pris, et les trois soldats deviendront les trois premiers guerriers divinisés de l'ère Showa. Prédécesseurs des kamikazes, ces trois héros nous montrent une fois encore que la beauté du Bushidô n'est pas tout à fait fanée, qu'elle attend simplement dans le coeur des Japonais, l'occasion propice pour resplendir à nouveau.

Et en effet, cette « occasion » ne va pas tarder à se profiler. À partir de juin 1942, avec la défaite de Midway, l'incroyable série de succès de l'armée japonaise prend fin. Les soldats japonais doivent réapprendre à mourir pour mourir, et non plus à tuer pour tuer. La moindre position est défendue jusqu'à la mort. Jusque-là, le sacrifice de soi avait caractérisé principalement les luttes intestines. On se tuait pour justifier un acte de rébellion, montrer son désaccord, venger un ami ou un suzerain ; l'acte et son auteur, justifiés par leur fin tragique, suscitaient le respect de l'ennemi même qu'on avait attaqué, des autorités mêmes qui avaient parfois exigé le suicide. Combien d'autels érigés en mémoire de « criminels », combien de désobéissances sanctifiées tout au long de l'histoire du Japon ! Ici, aux prises avec les soldats américains, la mort volontaire apparaît comme fanatisme, elle suscite le dégoût, au mieux l'horreur, l'acte en devient encore plus gratuit ; renouerait-on enfin avec l'esprit du Bushidô dans toute sa pureté ?

Le premier vol-suicide est effectué le 20 juin 1944 par une escadrille qui s'envole depuis la base d'Iwojima. L'échec est total, aucune cible n'est touchée, les pilotes sont pour la plupart abattus avant de toucher leur cible. Néanmoins, sur l'initiative du vice-amiral **Onishi**, on tente de systématiser le principe du pilote suicide. On fait appel à des volontaires, qui, chargés d'une seule bombe de 250 kg, auront pour mission de se jeter sur les porte-avions ennemis.

Un tel projet reste inédit dans l'histoire de la guerre. Certes, acculés et désespérés, pris d'un sursaut d'héroïsme dans le feu de l'action, il arrive que des soldats, voir des groupes entiers, et pas seulement au Japon évidemment, se jettent au-devant de la mort sans aucune chance de survivre. Il arriva aussi de tous temps que des missions extrêmement dangereuses soient confiées à des volontaires, mais celles-ci laissent toujours la porte ouverte à la survie, ses chances fussent-elles minimes. Ici, il s'agit de décider en toute connaissance de cause, des semaines à l'avance, de donner sa vie. Les avions embarquent en effet un plein de carburant pour l'aller seulement, ce

qui double leur périmètre d'action… et exclut définitivement tout retour potentiel. Non seulement le but est la mort, mais l'échec n'est pas permis, puisqu'il est matériellement impossible de revenir vivant. On appelle ces pilotes ***shinpû*** ou ***kamikaze*** (神風[3]). Le vent divin est enfin de retour.

La première expédition officielle de kamikaze est un succès : sur cinq engins, quatre touchent leur cible et le porte avion *Saint-Lô* est coulé. Les listes d'attente s'allongent et on compte bientôt plus de volontaires que d'avions. On a souvent objecté en Occident, seul moyen de résoudre cette dissonance cognitive que suscite logiquement le spectacle de ces héros macabres, chez nos contemporains aux idéaux bas de plafond, que les jeunes recrues étaient sans doute enrôlées de force. Certes la pression sociale jouait son rôle… mais c'est mal connaître les mentalités japonaises que d'imaginer que ces jeunes n'adhéraient pas totalement à leur destin. Tout est pression sociale au Japon, en particulier à cette époque où, comme on l'a vu, le culte de l'empereur puis le soutien à l'armée constituent le fondement même de tout civisme. Mais cette pression sociale réside en fait dans la représentation que tout Japonais se fait inconsciemment de la société : la seule pression extérieure à l'oeuvre ici est bien la menace représentée par les alliés, qui seule suffit à l'enrôlement de plein gré des jeunes recrues. Dans le Japon d'alors, le destin est collectif ou n'est pas ; le Japon acculé de toutes parts, leur destin, c'est la mort. Ces jeunes étudiants qui ont signé pour devenir des héros éternels attendent parfois des semaines, en caserne, avant le décollage, souvent repoussé plusieurs fois, faute de moyens. C'est toute une vie spirituelle accélérée, intensifiée qui devient la leur, dans l'attente fébrile de la réalisation. Plus la débâcle va en s'aggravant, le spectre hideux de la défaite répandant son humeur glaciale, plus le rabâchage de propagande, l'émulation patriotique en viennent à prendre un tour absurde. Les plus critiques de ces étudiants, souvent des lettrés, car on a gardé les scientifiques pour l'éventuelle reconstruction du pays, se détournent de la surenchère fanatique de leurs compagnons de chambrée, observent avec courage l'absence totale de succès de leur entreprise et néanmoins, adhèrent absolument à cette mort qui viendra couronner leur courte vie.

La suite, c'est Hiroshima, c'est Nagasaki. Au courage absolu, à la défense acharnée de l'honneur et de la patrie dont fait preuve l'armée japonaise dans ses derniers instants, et dont les conséquences se font de plus en plus inoffensives à mesure que les moyens techniques et même que les pilotes se font rares, les alliés répondent par un acte complètement irresponsable, voir purement vénal. L'armée japonaise avait instrumentalisé en partie le Bushidô pour se substituer à toute autorité ; les alliés instrumentalisent le jusqu'auboutisme des kamikaze pour justifier la bombe, dont l'utilisation, on le sait bien depuis, avait pour intérêt principal de satisfaire le complexe militaro-industriel américain ainsi que de coiffer les Russes au poteau.

> *« Efficaces ou non, ces attaques donnent au monde et à nous-mêmes le spectacle de l'héroïsme, de la fierté, elles assureront, quoi qu'il arrive, la survie de notre patrimoine spirituel. »*
>
> **Amiral Onishi**[4]

C'est donc en martyr que disparaît l'empire japonais, véritable vainqueur spirituel de la guerre, vainqueur qui ne survivra pas à sa victoire. C'est l'idéal de la mort pour elle-même, essence du Bushidô, que les véritables samouraïs du XXe siècle sont venus chercher et ont trouvé à l'occasion de la débâcle. Le Vent Divin était bien de retour, simplement il n'était pas venu comme autrefois sauver des vies japonaises et protéger l'indépendance du pays, mais au contraire reprendre les vies données, celle des quatre mille kamikaze sacrifiés en vain, emporter avec lui la divinité de l'empereur, désormais réduit à l'état d'homme ordinaire, reprendre peut-être jusqu'à l'âme du Japon lui-même, qui jamais plus depuis n'a retrouvé son statut d'empire guerrier aux racines mythiques.

Épilogue

Comme si la majesté éternelle de ces jeunes pilotes abîmés ou réduits en poussière pour leur patrie ne suffisait pas à démontrer la résurgence finale du Bushidô pur et immaculé au sein de l'armée japonaise, celle-ci va disparaître dans l'honneur. Aux gradés maintenant d'entrer, massivement, dans la mort. Le général **Anami**, quelques heures à peine avant le discours de l'empereur annonçant la fin de la guerre, se fait seppuku, pour expier la défaite ainsi que les derniers attentats commis par certains officiers. L'amiral Onishi, père des kamikaze, s'éventre aussi, expie la mort vaine de ses soldats en refusant de se donner ou de recevoir le coup de grâce qui d'ordinaire achève le rite du seppuku, agonisant une journée entière. Ultérieurement, les généraux Tanaka, Tôjô, Sugiyama, le prince Konoe, tous choisissent de disparaître. Le vice-amiral Ugaki, responsable de milliers de kamikaze pendant la guerre, choisit enfin de rendre hommage aux jeunes héros et de raviver une dernière fois l'esprit du Bushidô en partant pour une ultime mission suicide. Accompagné de vingt pilotes qui tenaient absolument à l'escorter, il disparaît dans la nuit du 15 au 16 août 1945.

Sébastien Estevant

Notes

1. Seppuku (切腹) ou harakiri (腹切), suicide rituel par éventration.
2. On notera qu'il s'agit encore une fois de ces kanji qui désignent aussi nos kamikaze et les fameux vents divins qui sauvèrent le Japon des invasions mongoles (kami/shin/神/dieu - kaze/fuu/風/vent).
3. cf. note 2
4. Cité par Maurice Pinguet dans *La Mort volontaire au Japon*

Les conquérants d'Asie

Signé chez Dualpha en 2004, le titre du dernier livre de Jean Mabire [1] était tout indiqué, si **Maurice Percheron** ne l'avait déjà utilisé en 1951 pour résumer la galerie de portraits historiques rassemblés par ses soins, d'Alexandre le Grand à Tamerlan [2]. Un spécialiste du sujet, auteur chez Denoël en 1942 d'un premier recueil, ***Sur le chemin des Dieux – portraits japonais***, dont Mabire avait fait l'acquisition dès sa parution, l'année de ses quinze ans. De son avis même, le livre devait laisser des traces profondes dans l'imaginaire de l'écrivain.

Des empires mythiques et verrouillés aux produits *made in Japan* ou *China* qui inondent notre quotidien, il aura suffi d'une journée au XIXe siècle. De cette journée décisive où Chinois et Japonais furent confrontés avec une brutalité inouïe aux négociateurs occidentaux, l'histoire a tiré une jolie expression : « politique de la canonnière ». Les civilisations ne se meuvent pas à la vitesse des nuages. Même réveillé d'un long sommeil, un peuple aux traditions millénaires sait encore trouver en lui la force de résister, aussi la mutation opérée n'alla-t-elle pas sans de nombreuses (et tragiques) convulsions. Puissant thème que celui du choc des civilisations, traité par Jean Mabire tant dans ***L'été rouge de Pékin*** [3], gros volume où l'écrivain mobilise son talent narratif pour nous faire revivre « de l'intérieur » la révolte des Boxeurs en 1900, que dans son histoire des ***Samouraï*** [4], étendue aux kamikaze et au suicide du romancier Mishima. Deux bien beaux livres confondus.

Une parenthèse : je revoyais il y a peu *« Les 55 jours de Pékin »* de Nicholas Ray. Ce chef d'œuvre du cinéma hollywoodien des années soixante - mise en scène grandiose, acteurs superbes - culmine dans le racisme bon enfant et l'à peu près historique. Tourné en pleine Guerre froide, les Américains s'attribuent le beau rôle. Si Italiens et Autrichiens font surtout acte de présence, Britanniques, Allemands et Japonais se révèlent des auxiliaires estimables. Les Russes sont perfides à souhait. Quant à la bravoure des Français, elle n'égale que leur folle prétention à se défendre seuls.

Les guerriers de la plus grande Asie, donc. Le dernier livre édité du vivant de Jean Mabire est aussi un livre écrit en collaboration avec **Christophe Dolbeau**, plus connu jusqu'ici pour ses réflexions sur la question croate. Une co-signature : la précision vaut symbole, quand on sait combien Mabire aimait tendre la main à ses jeunes confrères. Très exactement, Dolbeau fournit le dernier d'une série de sept portraits consacrés à des figures oubliées ou méconnues de l'histoire militaire asiatique. Le mérite lui revient d'avoir ajouté un supplément d'exotisme à cette liste déjà originale. Jugez-en plutôt : le maréchal Nogi (ch. 1), l'amiral Togo (ch. 2), l'incontournable général-baron von Ungern-Sternberg (ch. 3), le général Chang Tso-lin (ch. 4), le général Yamashita (ch. 5), l'amiral Onishi (ch. 6), Subas Chandra Bose (ch. 7). Soit quatre officiers supérieurs japonais, un officier russe plus mongol que russe, un chef de guerre chinois et… un nationaliste indien. Hugo Pratt ne croise jamais bien loin de ces pages, Hergé non plus.

Là où Percheron brossait le tableau de personnages des temps anciens, livrés à eux-mêmes sur un continent à la mesure de leur soif de conquête, Mabire et Dolbeau ressuscitent un pan de l'histoire contemporaine de l'Asie. D'où vient cette impression de relire la même épopée à dix, quinze, parfois vingt siècles d'intervalle ? Les noms peuvent changer, le matériel de guerre, les voies de communication se perfectionner, c'est toujours charge sur charge, chevauchée sur chevauchée, intrigue de palais sur intrigue de palais et, en définitive, mystique contre mystique. D'apparence décousue, ***Les guerriers de la plus grande Asie*** suit en réalité un fil conducteur, celui que les Japonais dictèrent à l'Extrême-Orient durant la première moitié du XXe siècle. Dix ans après les Chinois[5], les Russes en firent les frais à leur tour au cours d'une guerre où deux authentiques fils de samouraïs s'illustrèrent, l'un - **le général Nogi** - sur terre, l'autre - **l'amiral Togo** - sur mer. La prise de Port-Arthur et la victoire navale de Tsoushima restent les deux faits d'armes majeurs de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, salués à l'époque en Europe aussi bien par les romanciers (*La bataille* de Claude Farrère, peut-être son meilleur livre) que par les vignettes à l'intérieur des boîtes de chocolat. Nogi est toujours célébré au Japon, sa maison en périphérie de Tokyo devenue un temple shinto qu'il est loisible de visiter. Vous y découvrirez sa multitude de décorations, dont le prestigieux Ordre Pour le Mérite, ainsi que ses deux sabres, le plus petit des deux ayant servi à son suicide dans la pièce d'à côté. Émotion garantie. Ses deux fils tombés au combat sous ses ordres - ses poèmes funèbres, retranscrits par Mabire, touchent au sublime -, Nogi ne voulut pas survivre à la mort de son empereur, rendue publique le 30 juillet 1912. Déjà en 1877, pendant la guerre civile, interdiction lui avait été faite de se suicider, après qu'il eut perdu le drapeau de son régiment. Ultime hommage rendu à cette génération de soldats issus de la révolution conservatrice japonaise, l'amiral Togo présida ses obsèques.

En artisan consciencieux, Mabire ne pouvait faire l'impasse sur son héros fétiche, le général-baron Roman Feodorovitch von Ungern-Sternberg. *Dieu de la guerre* [6] selon les uns, *baron fou* [7] selon les autres, la geste d'Ungern n'a plus de secret pour tous ceux qui rêvèrent de lui emboîter le pas, d'Ourga la mongole à Lhassa la tibétaine. Le chef de la division asiatique de cavalerie, fusillé par les bolcheviques en 1921, n'était pas un général blanc mais ce « général jaune » convaincu d'être la réincarnation de Gengis-Khan. La biographie du seigneur de la guerre chinois Chang Tso-lin était moins attendue. Elle comble un vide abyssal et on regrettera d'autant plus l'absence de bibliographie en fin de chapitre. À défaut, les curieux se reporteront sur sa fiche Wikipédia. Le généralissime mandchou apparaît très différent de l'image qu'en donne **Hugo Pratt** dans l'album ***Corto en Sibérie***. Opiomane certes, sa cruauté n'a d'égale que celle de ses rivaux Chang Kaï-chek au sud et Wou Peï-fou à l'est. On retiendra surtout de ce soudard ventru, là où Pratt dessinait un petit soldat sec, qu'il fut de bout en bout la marionnette des services secrets japonais, lâché par eux en 1927 comme Ungern

L'Amiral Nogi et son épouse

avant lui, une fois la Mandchourie bien en main.

Pas de retour sur Jean Mabire sans évoquer la partie militaire de ses écrits, la plus considérable en volume. Les lecteurs du magazine *Troupes d'élite* se souviennent à n'en pas douter des fiches biographiques des troisième et quatrième de couverture. Un exercice de style à soi seul. L'une d'elles, je l'ai gardée, était consacrée au général d'infanterie Yamashita, le vainqueur de la Malaisie britannique en 1942. Anonyme, je ne saurais dire si Mabire l'écrivit. En tout état de cause, un personnage taillé pour lui et on comprend à la lecture de son portrait, le cinquième du livre, qu'il ne se soit pas fait prier. Un général pendu en 1946 par des Alliés qui ne lui pardonnèrent pas la chute de Singapour, vous pensez ! *Vae victor*… Les amiraux Arima et Ugaki préférèrent se donner la mort en jetant leurs appareils sur des bâtiments de guerre américains. Certainement le chapitre le plus vivant, parce que le plus dialogué du livre, ***Les kamikaze*** reprend pour l'essentiel les grandes idées contenues dans ***Les Samouraï***. Invention de l'aéronavale, surgie au détour d'un combat aérien puis théorisée par l'amiral Onishi, le succès des attaques suicide tint d'abord à l'opportunité offerte aux pilotes de pratiquer le *seppuku* dans sa version modernisée, l'avion rapide se substituant au sabre court. Ce n'est pas le moindre des paradoxes de cette tactique du désespoir que le gaspillage délibéré par l'État-major japonais de ses meilleurs pilotes, dans des missions de toute façon suicidaires.

Et Bose dans tout cela ? On l'ignore en France mais Subas Chandra Bose forme avec Gandhi (qu'il détestait) et Nehru (qu'il méprisait) la Sainte Trinité de l'indépendance indienne. Sur les trois leaders nationalistes, seul ce dernier mourut de sa belle mort. L'amour de l'Inde excepté, tout opposait l'avocat apôtre de la non-violence et le tribun partisan de l'insurrection armée sur le modèle irlandais. Bose avait visité l'Europe dans les années 30 et en était rentré conquis par les régimes autoritaires. Logique avec lui-même, les ennemis de ses ennemis étant ses amis, on le retrouve à Berlin en 1941 mais, déçu, il gagne Tokyo l'année suivante à bord d'un sous-marin. Le père du 950e régiment de la Wehrmacht ou Légion indienne (*Legion Freies Indien*) et de l'Armée Nationale Indienne sous commandement japonais installe son gouvernement en 1943 sur l'infime portion du territoire indien nouvellement libérée. Emporté dans la débâcle générale, sa fin prématurée dans un accident d'avion le 18 août 1945 le consacre héros de la cause indienne - à comparer au sort réservé par la postérité à ses alter ego européens. Achetez un billet pour New Dehli, vous atterrirez à l'aéroport international Netaji Subhash Chandra Bose. Visitez la capitale indienne en bus touristique, vous descendrez l'avenue centrale Chandra Bose. Et si vous retournez à Tokyo, pensez donc à louer une chambre à l'hôtel Chandra Bose. Le quartier est agréable et la qualité du service garantie.

Laurent Schang

Notes

1 *Les guerriers de la plus grande Asie*, Paris, Dualpha Éditions, 2004, 237 pages.
2 *Les conquérants d'Asie*, Paris, Payot, 1951, 253 pages.
3 *L'été rouge de Pékin - La révolte des Boxeurs*, Paris, Fayard, 1978, 455 pages.
4 *Les Samouraï*, en collaboration avec Yves Bréhéret, Paris, Balland, 1971, 389 pages.
5 guerre sino-japonaise de 1894-1895
6 Jean Mabire, *Ungern, le dieu de la guerre*, Paris, Art et Histoire d'Europe, 1987, 334 pages.
7 Jean Mabire, *Ungern, le baron fou*, Paris, Balland, 1973, 336 pages.

Jean Mabire

L'Europe aux Européens, l'Asie aux Asiatiques

Parce que les Américains se sont finalement conduits en Indochine comme les Français en Algérie, certains imaginent quelque magique solidarité occidentale devant l'adversité. Après avoir abandonné à la « Révolution culturelle » les hommes et les femmes qu'ils avaient arrachés à leurs villages et à leurs faubourgs pour les dresser contre le communisme, les vaillantes cohortes de Monsieur Ford ont préféré, pour leur part, la valise au cercueil. En seront seuls surpris ceux qui ont oublié comment ces mêmes Américains ont naguère laissé choir les Berlinois, les Polonais ou les Hongrois, après les avoir poussés à la révolte contre l'occupant soviétique. Même les plus aveugles découvrent enfin ce que vaut la parole de tels alliés. Le mythe de l'Amérique généreuse et invincible s'écroule. Ne serait-ce que pour cette seule raison, cette défaite est quand même une victoire.

Depuis la fin de la seconde guerre civile européenne (au cours de laquelle les Américains expérimentèrent sur l'Europe les raids aériens massifs contre les populations civiles, raids dont les Vietnamiens devaient à leur tour subir la terreur), le monde soi-disant libre a accepté de devenir une sorte de gigantesque dominion des U.S.A.

Les « occidentaux » ont alors abandonné leur fierté et leur indépendance pour bénéficier des avantages matériels que semblait leur apporter l'Amérique du *Strategic Air Command* et de la *General Motors*.

Sous le parapluie atomique, nous avons accepté la loi des militaires américains, des industriels américains, des prédicants américains. Nous avons tout avalé, le coca-cola, la Bible et la marijuana. La jeunesse d'Europe s'est gorgée d'américanisme jusqu'à en crever. Tout ce qui détruit notre monde vient d'outre-Atlantique : de la contestation à la corruption, en passant par les drogues, le sexe et les sectes. Tout cela au nom de cette belle putain qui brandit un flambeau à l'entrée du port de New York et que l'on nomme la Liberté. Liberté de nous suicider, après nous être avilis.

La victoire au Vietnam de ceux qui croient dans leur force, dans leur courage dans leur volonté n'est pas un affreux malheur, mais la révélation d'une loi inéluctable de la vie. Un peuple qui refuse le combat n'a certes pas droit à la victoire. Il n'a même pas droit à la vie. La défaite de l'Amérique au Vietnam était fatale. Il eût été immoral que cette nation pourrie par le pacifisme, par la démagogie, par le matriarcat, par le mercantilisme, par la vulgarité continu à imposer sa loi aux guerriers surgis de la brousse et armés avant tout de leur foi.

Qu'on cesse de répéter des âneries (qui évoquent d'ailleurs encore plus l'autruche que le baudet) : ce ne sont pas les armes de Brejnev et de Mao qui ont finalement imposé la victoire des « Rouges », c'est la disproportion écrasante qui existe entre ceux qui savent pourquoi ils se battent et ceux qui n'ont jamais cessé d'être les mercenaires stipendiés et honteux de l'*american way of life*. L'accouplement grotesque du capitalisme et du christianisme ne peut produire que les banquiers, des marchands de bretelles et des pasteurs. Jamais des soldats.

Désormais, les Américains n'ont plus à se demander pour qui sonne le glas. Il sonne pour eux. L'agonie du « nouveau monde » commence. Watergate – la porte des waters – s'ouvre sur les écuries d'Augias. Et on cherche en vain quelque Hercule dans ces cinquante États-Désunis qui ont confié leur politique étrangère à un ahuri messianique, tout droit surgi d'un film des Marx Brothers. Encore un peu de patience et il ne faut désespérer de voir Angéla Davis devenir la première présidente du plus grand *melting pot* de l'histoire.

Les États-Unis commencent à payer le crime de Yalta. Durant la dernière guerre, ils ont soutenu de toute la force de leur matériel et de leur propagande les Russes et les Chinois contre les lansquenets et les samouraïs. Ce qui leur arrive maintenant reste dans le domaine de la logique pure et de la justice immanente. La moitié de l'Europe soviétisée par leur seule faute, ils viennent de recueillir dans le Sud-Est asiatique le fruit de leur péché. On ne pouvait impunément jouer Mao contre Tchang, ni Giap contre de Lattre. Les Américains « bien tranquilles » de la C.I.A, peuvent enfin constater qu'à force de cracher en l'air ça vous retombe sur le nez.

Certains occidentaux arborent des mines défaites. Il est temps ! Elle est ignoble, la trouille de tous ceux qui comptaient sur les Américains pour défendre leurs coffres-forts helvétiques et qui s'aperçoivent que le fameux parapluie est en papier buvard. Voici le début de la débâcle pour tous ceux qui ont préféré voir leur pays devenir une colonie des Etats-Unis plutôt que de construire l'Europe, la seule Europe possible, l'Europe des peuples, du neutralisme armé et du socialisme efficace.

Nous autres qui crions depuis plus de trente ans « **l'Europe aux Européens** » devrions certes être les derniers à nous lamenter quand nous répond à l'autre bout du monde le slogan-écho : « **l'Asie aux Asiatiques !** »

Je sais bien que pout tous ceux qui se nourrissent d'utopies les Asiatiques n'existent pas, puisque les hommes seraient partout semblables, égaux, interchangeables. On nous l'a bien répété, et l'Unesco n'a cessé de dénoncer comme des criminels génocideurs ceux qui pensaient le contraire. Pour nos idéologues de droite tout autant que de gauche, ce qui compte, c'est l'irréel, c'est la religion, que ce soit celle de Karl Marx ou celle de Jésus, si étrangement semblables d'ailleurs. Ils respectent l'idéologie plus que la biologie, la politique plus que la nature, le vernis plus que l'être. Obsédés jusqu'à l'absurde par l'anticommunisme primaire (comme dit ce cher *Monde*, qui ne dénonce jamais pour autant l'antifascisme primaire), nos antimarxistes croient que ce qui distinguent les hommes et ce qui bâtit les empires, c'est l'idée, l'idée politique, religieuse ou économique, mais non la race. Ils parlent sans cesse du péril rouge. Nos grands-pères étaient quand même plus lucides en le nommant de son seul nom : le péril jaune…

Staline avait chaussé les bottes des tsars (Brejnev, lui, ne chausse que leurs pantoufles). Mao succède aux mandarins et aux terribles Shogouns, ces seigneurs de la guerre surgis, le sabre à la main, des steppes asiatiques, les têtes de leurs ennemis ballotant à leur selle, au trot de leurs petits chevaux mongols.

Rien ne change jamais sous le tournant du soleil et les peuples restent éternellement eux-mêmes, tant que leur sang reste le même. Nous assistons bien davantage à la fin du colonialisme qu'à l'avènement du bolche-

visme. Tôt ou tard, les Vietnamiens cesseront d'être communistes comme les Européens cesseront d'être chrétiens. Car la revanche de la réalité sur l'utopie reste inéluctable.

Certes, nos bonnes âmes vont se lamenter - pas longtemps d'ailleurs - sur les souffrances qui accompagnent l'actuel changement de régime dans le Sud-Est asiatique. Ceux qui n'ont pas versé une larme devant l'exode de plusieurs millions d'Allemands chassés par les Soviétiques et les Polonais, ceux qui ont livré d'un cœur léger les vaincus à la vengeance des vainqueurs s'apitoient aujourd'hui avec autant plus d'impudence qu'ils n'ont en aucune façon l'intention de sacrifier quoi que ce soit de leur confort pour venir en aide aux populations du Vietnam.

La page semble désormais tournée. L'homme blanc est chassé d'un continent où il n'avait rien à faire et sur lequel il ne s'est imposé que par la cautèle de ses missionnaires et la cupidité de ses marchands. Les trafiquants du baptême et les trafiquants du caoutchouc n'ont d'ailleurs réussi pendant un siècle à mener à bien leur négoce que grâce aux sacrifices des soldats et des marins qui, eux, au moins, n'ont jamais rien gagné d'autre dans cette affaire que la mort, les fièvres et la gloire. Ce ne sont pas les Khmers Rouges ni les Viêt-Cong, qui provoquent aujourd'hui ma colère et ma haine, mais les politiciens qui ont inutilement gaspillé depuis un siècle le sang le plus précieux de tous les sangs : le nôtre.

Tandis que Paris épuisait les provinces de l'hexagone par la plus absurde, la plus tatillonne et la plus stérile des centralisations administratives, la France se croyait un Empire ! Il n'y avait plus de culture, plus de vie, plus de travail en Corse ou en Bretagne. Qu'importe et même tant mieux : les Bretons et les Corses n'en seraient que plus nombreux à s'engager dans les troupes coloniales. Tandis que sévissait en métropole le colonialisme interne, ses victimes devenaient, outre-mer, oppresseurs à leur tour. La « grande œuvre coloniale de la IIIe République », c'est d'avoir transformé les colonisés en colonisateurs. Au lieu de travailler et de se battre pour leur patrie charnelle, les meilleurs des nôtres se sont gaspillés pour la seule gloriole de la république une-et-indivisible.

La soi-disante vocation impériale de la France apparaît enfin aujourd'hui comme le principal obstacle à sa vocation européenne. Mais n'est-il pas déjà trop tard…

Voici une vingtaine d'années, l'Indochine française s'écroulait dans le sang et la honte. Peu nombreux furent alors ceux qui osèrent établir le bilan effroyable de ce que fût le rêve tonkinois, de Jules Ferry à Edgard Faure. S'il fallait verser aujourd'hui des pleurs pour accompagner la chute des villes occupées par des révolutionnaires, certainement plus nationalistes que leurs adversaires, nous ne pourrions pleurer que sur ceux des nôtres qui, voici cent ans déjà, inauguraient la longue liste des morts pour rien, à commencer par Francis Garnier qui prit Hanoï en 1873 mais fut tué peu après par les Pavillons Noirs.

L'époque où l'homme blanc dominait toute la planète apparaît close. Le problème qui se pose aux Européens désormais n'est pas d'imposer leurs lois à des populations exotiques qui possèdent depuis des millénaires leurs coutumes et leurs territoires. Il n'est pas d'empêcher les Noirs ou les Jaunes d'être eux-mêmes, ce qui serait à la fois stupide, criminel et impossible, mais d'être, *nous aussi*, nous-mêmes. Ne reprochons à personne de secouer le joug du colonialisme. Mais n'acceptons pas qu'il pèse sur nos nuques.

La moitié de l'Europe est livrée à la barbarie militaire soviétique et l'autre moitié s'abandonne à la barbarie mercantile américaine. Sachons reconnaître nos ennemis où ils se trouvent réellement. Que Saïgon s'appelle désormais Ho Chi Minh-Ville me semble quand même moins scandaleux que de savoir Koenigsberg baptisé Kaliningrad. Ceux qui acceptent la russification des terres germaniques de l'Est européen n'ont rien à dire quand le Vietnam est occupé… par les Vietnamiens.

La victoire des Khmers Rouges et des Viêt-Cong renforce la puissance asiatique dans le soi-disant « monde communiste ». Elle donne à la Chine une place prédominante dans la stratégie mondiale et, par conséquent, creuse encore davantage le fossé qui la sépare de la Russie. Désormais, la course de vitesse se trouve engagée.

Les Européens n'ont rien à attendre des États-Unis, qui ne sont plus que le marché international du pourrissement et du métissage. On ne doit jamais s'engager dans un camp dont l'armée ne veut pas se battre. Le monde ne peut appartenir qu'aux deux seules puissances qui acceptent justement de rester des puissances : la Russie et la Chine. L'Europe ne peut se faire qu'avec la complicité active d'un de ces deux empires ramassés sur eux-mêmes ; elle ne peut aussi se faire qu'autour de la diplomatie française, du militarisme prussiens et de la tradition britannique.

Le seul problème pour les Européens conscients n'est pas de devenir des Américains de seconde zone voués à l'abandon, mais de retrouver leur indépendance et leur force. Non pour dominer le monde, mais pour ne pas être dominés par lui.

La Russie soviétique et la Chine communiste, irrémédiablement séparées non par la doctrine, ce qui ne veut rien dire, mais par le destin inscrit dans leur sang, ont lucidement analysé la situation. L'une comme l'autre essayent de se concilier les Européens. Soyons assez lucides pour nous apercevoir que ce sont encore nous qui sommes les demandés et non les demandeurs.

La géopolitique impose ses lois. L'Asie va basculer dans le communisme, ou plutôt dans le maoïsme, c'est-à-dire tomber sous la coupe de l'impérialisme chinois. L'Amérique du Nord sera confinée dans d'inutiles coupe-feu retardataires à travers l'Amérique du Sud. Ces deux hémisphères vont se contenter d'une nouvelle guerre de religion et de sécession : protestants saxons contre catholiques indiens. Big business contre pronunciamento, tout le folklore ! L'Afrique noire sombrera inéluctablement dans le dadaïsme à la sauce Idi Amine et retournera à ses séculaires querelles tribales, tandis que le monde arabe ne cessera de mourir de son rêve, admirable et dément, de concilier l'Islam et la réalité.

L'Union soviétique sait qu'elle ne pourra jamais établir de paix véritable avec la Chine. Elle a le choix entre s'allier à l'Amérique qui existe encore ou s'allier à l'Europe qui n'existe toujours pas. Le rapprochement entre la Maison Blanche et le Kremlin rouge apparaît indispensable aux deux partenaires. Il n'est sans doute pas éternel. Aux Européens de le comprendre et d'exiger, en préalable à une alliance fatale, l'évacuation des états satellites et des territoires annexés.

La Chine communiste sait que l'Europe reste sa seule alliée possible contre le partage du monde établi à Yalta. L'accord n'est pas fatal ni durable. Mais il est logique et les nationalistes allemands ne sont certes pas les derniers à le comprendre.

L'Europe n'a donc pas une seule carte à jouer mais deux, tout à la fois contradictoires et complémentaires. Il ne lui manque qu'un Cavour pour créer son unité, qu'un Talleyrand pour conduire sa diplomatie et un Scharnhorst pour lever son armée.

Tout cela semble nous conduire loin de Pnom Penh et de Saïgon. Certes pas. La chute de ces deux villes lointaines peut avoir la valeur d'un avertissement. Les Jaunes rouges remplacent les Jaunes bleus. Mais le fond de teint reste le même sous le fard idéologique. Quand comprendrons-nous que les Visages Pâles doivent d'abord être blancs ?

Jean Mabire

Asie Pacifique
les pommes de la discorde

Éblouis par les projecteurs braqués sur l'Afghanistan et dans une moindre mesure sur l'Irak, nous oublions qu'à l'autre bout du continent eurasiatique, une partie se joue, dont le résultat encore incertain va dessiner le visage du XXIe siècle. Bien plus que l'avenir de la Syrie ou l'éclatement de la zone euro.

Les faits parlent d'eux-mêmes : en 2010, la moitié des matières premières et des biens échangés dans le monde ont transité par les routes maritimes que bordent la Chine, la Corée du Sud et le Japon. Dans 20 ans, tous les indicateurs nous montrent que la zone du Pacifique Nord, aussi appelée Asie du Nord-Est, sera le nouveau centre du monde économique et financier. C'est dire si un conflit à cet endroit affecterait l'économie mondiale.

Or, entre avril et septembre 2011, l'armée de l'air chinoise a violé 83 fois l'espace aérien japonais. Elle l'avait fait 386 fois en 2010.

En octobre 2008, une flottille de 4 bâtiments de la marine chinoise traversait impunément le détroit de Tsugaru, situé dans les eaux territoriales japonaises. Il ne s'agissait pas de sa première incursion.

Au mois de novembre 2011 ont eu lieu au large des îles Spratley – vietnamiennes mais revendiquées par les Chinois – des manœuvres aéronavales conjointes réunissant Américains et Philippins.

En décembre 2010, des manœuvres américano-japonaises avaient mobilisé pas moins de 44 000 hommes (on imagine difficilement la réunion de tels effectifs pour des manœuvres en Europe), dont 34 000 Japonais, 400 avions et 60 bâtiments dans l'archipel des Ryukyu, entre le Japon et l'île de Taiwan. Elle aussi revendiquée par la RPC. Cette fois-ci, le message était adressé à la Corée du Nord. La même Corée du Nord, détentrice de l'arme nucléaire depuis 2000, s'est payé le luxe en 2009 de tester un vecteur balistique au-dessus du Japon. En mars 2010, toujours pour la Corée du Nord, une corvette sud-coréenne était torpillée par un sous-marin nord-coréen. Total des pertes : 50 marins. Enfin, le 23 novembre 2010, ce sont 170 obus qui étaient tirés depuis la Corée du Nord sur l'île sud-coréenne de Yeongpyeong. La liste n'est pas exhaustive.

En droit international, autant de *casi bellorum*. Ajoutez à cela que nous parlons d'une zone où il n'existe pas d'architecture militaire type OTAN mais plusieurs puissances économiques rivales, au fort potentiel militaire et nucléaire et dont les contentieux historiques restent très vivaces. Des pays où la mondialisation n'a pas dépassé le stade des échanges de biens et de capitaux et qui, de plus, se livrent depuis les années 90 à une surenchère dans la course aux armements [1].

Japon : la redécouverte bon gré mal gré de la puissance

Le budget militaire du Japon a ainsi augmenté de 100 % entre 1985 et 2001. Pour autant, celui-ci reste étrangement timide dans ses réactions. En effet, le Livre blanc 2010 admet bien qu'il lui faut se doter d'une force militaire plus ambitieuse, plus en phase avec la situation internationale. Mais dans le même temps, le Livre blanc réitère la doctrine officielle du Japon, basée uniquement sur la prévention et le rejet d'une agression sur son sol. À l'évidence, le Japon rechigne toujours à s'affirmer comme une puissance militaire avec laquelle il faut

compter.

Les raisons historiques sont connues et de fait, de leur création à la première guerre du Golfe, les Forces d'autodéfense japonaises ou FAD furent conçues sous la seule forme d'une « force pacifique » limitée au rôle d'appoint à l'armée américaine. Ceci étant, on le constate, depuis le début du XXIe siècle, le Japon renoue avec une diplomatie plus active et redécouvre, bon gré mal gré, la puissance militaire qui l'accompagne – sans oser encore se l'avouer [2]. La question est de savoir si cette position restera encore longtemps tenable. Le maintien de ce que d'aucuns nomment un carcan institutionnel, voire une « camisole juridique » [3], pose en effet la question de la normalisation de l'État japonais sur la scène internationale.

De fait, les très graves crises de 2001, 2002 et 2003 avec la Corée du Nord et l'acquisition par celle-ci de l'arme nucléaire ont provoqué un resserrement des liens, quelque peu distendus, entre le Japon et les États-Unis. Ceci notamment avec la mise en œuvre du projet BMD (Balistic Missiles Defense) qui autorise le Japon à entrer dans un système de défense collective, ce qui lui était jusqu'à présent interdit. Une action plus directe donc et une capacité de projection militaire inconcevable dix ans plus tôt. Mais toujours dans le respect des contraintes imposées par l'article 9, soit une armée tournée entièrement vers la défense, dans l'impossibilité pratique de mener une guerre à l'extérieur. Moins d'hommes, mais mieux formés, une tendance qu'on retrouve dans toutes les armées occidentales, et moins de matériels mais de meilleure qualité.

En décembre 2006, l'Agence de la défense a enfin pris le nom de Ministère et ce nouveau Ministère s'est doté d'un Conseil d'État-major réduit, aux prérogatives renforcées autour du Premier ministre et du ministre de la défense. Le Japon occupe aujourd'hui le 6e rang mondial en termes de budget militaire, sans dépasser le 1 % de son PNB. Il a développé son industrie militaire, acquis une autonomie technologique et monté des programmes d'armement. Poussé par les événements, un amendement lui accorde désormais le droit de riposte en cas d'attaque balistique, mais aussi, ce qui est plus important, le droit à l'attaque préventive.

L'accession historique du Parti Démocrate Japonais au pouvoir en 2006 n'a pas remis fondamentalement en cause ces dispositions. La proposition du Premier ministre Hatoyama aux Chinois d'une communauté régionale sur le modèle de l'Union européenne a fait long feu, avec une monnaie unique et un Parlement commun, et le

Japon est revenu à sa logique de coopération étroite avec les États-Unis, tout en s'ouvrant à des partenariats avec ses voisins et en inscrivant l'utilisation de l'espace dans sa politique de défense, un domaine jusqu'ici réservé aux Américains. Ceci étant, parler d'une normalisation complète serait abusif. À l'heure actuelle, ni les Japonais ni leur allié américain ne semblent pressés d'en débattre, chacun ayant ses raisons.

Dans les faits, si décision il y a, elle pourrait bien venir de l'extérieur, en l'occurrence de la Chine.

Chine : vers une nouvelle ère de domination en Asie de l'Est ?

En effet, nul n'est plus censé l'ignorer, la Chine affirme son ambition sur l'Asie-Pacifique et l'océan Indien.

Quelques données d'abord. Avant 2050, la Chine sera la première puissance économique mondiale. Elle est le premier importateur du Japon devant les États-Unis et le deuxième consommateur de pétrole au monde. Un pétrole qu'elle importe d'Afrique *via* l'océan Indien, ceci pour échapper à la mainmise américaine sur les gisements du Moyen-Orient. 80 % des importations chinoises en hydrocarbures passent par le détroit de Malacca. Autant dire que son économie dépend des routes maritimes, du golfe d'Arabie à la mer de Chine. Le Japon, lui, est le premier investisseur en Chine, après avoir contribué à l'envolée économique des pays de l'Asie de l'Est. Mais Chine et Japon sont de gros consommateurs et concurrents en hydrocarbures et des différends territoriaux subsistent, notamment autour des îles japonaises de Senkaku (que les Chinois nomment Diaoyutai), des îles situées entre Taiwan et les Ryukyu, minuscules par la taille mais supposées riches en hydrocarbures. D'où les pénétrations régulières de la marine chinoise dans la zone maritime japonaise, à des fins d'intimidation. Cette agressivité s'est encore manifestée en septembre 2010 par un incident : un bateau de pêche chinois a délibérément heurté deux bâtiments des garde-côtes japonais au large des Senkaku, et un porte-hélicoptères chinois est intervenu sur zone. Il va de soi que de tels actes ont ravivé les craintes et des Japonais et des Sud-Coréens. C'est un fait, la décennie 2000 a vu les Américains reculer en Asie-Pacifique et les Chinois en ont profité pour renforcer leurs positions dans la région par divers programmes de développement économique, technologique et militaire. Les Chinois savent que les forces aériennes japonaises (FAAD) sont vieillissantes. Là aussi les nombreuses violations de l'espace aérien japonais doivent être comprises comme des tests. De son côté, le Japon dépend lui aussi des mers de par sa situation géographique, et donc de sa force navale pour la sécurisation de ses approvisionnements. Son économie est tout autant tributaire du fret maritime. 1 milliard de tonnes de marchandises entrent et sortent des ports japonais chaque année : matières premières, produits industriels, agroalimentaire, etc. Or, dans un contexte où le trafic maritime international s'intensifie, le Japon voit une marine chinoise se développer, jusqu'à construire des ports particuliers dans les pays en bordure de l'océan Indien, baptisée par les Chinois du nom poétique de « Collier de perles ».

Aujourd'hui les Chinois ne font plus mystère de leurs ambitions. Ils pensent et font savoir à tous que l'heure d'une nouvelle ère de domination chinoise en Asie de l'Est est venue. Et ni le Japon ni les États-Unis ne sauraient contrarier leurs projets. D'où un changement notable de sa stratégie, avec un passage à une capacité de projection militaire au-delà des mers littorales, jusqu'à ce que les experts appellent les « 3 chaînes d'îles » : 1) une première chaîne Japon/Taiwan/Philippines ; 2) une deuxième des îles Sakhaline au sud-ouest du Pacifique ; 3) une troisième des îles Aléoutiennes, au large de l'Alaska, à l'Antarctique. La sortie en août 2011 du premier porte-avions chinois, l'ex Varyag ukrainien, a donc retenu toute l'attention des spécialistes occidentaux, pour qui elle inaugure sa future force de projection aéronavale. Info ou intox, les Chinois ont annoncé le lancement de deux autres porte-avions à propulsion classique d'ici à 10 ans. Un 3e porte-avions, nucléaire cette fois et de fabrication nationale, serait également à l'étude. D'ores et déjà la Chine aligne la 3e flotte militaire mondiale en tonnage derrière les États-Unis et la Russie. Après plusieurs siècles d'absence, on parle bien d'un retour à une marine océanique chinoise.

Autre dossier sensible : Taiwan. La Chine garde toujours en ligne de mire sa réunification, qu'elle juge inéluctable, y compris si une guerre avec les États-Unis s'avérait nécessaire. En dépit d'un accord de libre-échange signé en juin 2010, Beijing maintient la pression sur Taipei. Pour la Chine communiste, il ne s'agit pas seulement d'une question d'orgueil national, car Taiwan verrouille le passage entre la mer de Chine de l'Est et la mer de Chine du Sud, ce qui contrecarre ses plans de projection maritime en direction du Pacifique. Les eaux taiwanaises redevenues chinoises formeraient un promontoire sur l'océan. D'où aussi l'importance de son indépendance pour les États-Unis qui viennent encore de lui vendre pour 6 milliards et demi de dollars d'hélicoptères, de missiles anti-missiles, de chasseurs de mines et de matériel de guerre électronique.

La conclusion de tout ceci, partagée par Washington et Tokyo, est que la Chine n'entend pas renoncer au « hard power » dans sa stratégie de puissance, à l'inverse du Japon qui, lui, continue de miser sur le « soft power » économique et culturel pour s'imposer sur la scène asiatique.

La Chine ira-t-elle jusqu'au bout de ses ambitions ? Les Américains y réfléchissent, sans exclure la possibilité d'une confrontation directe du fort au fort, que précéderaient une vague massive de cyberattaques sur leurs réseaux informatisés et leurs systèmes de communication. De même Washington ne cache pas son inquiétude devant le succès remporté par les Chinois avec leur missile balistique ZID « Dong Feng », d'une portée de 2000 kms, qualifié par eux de « tueur de porte-avions ».

De fait le budget militaire chinois ne cesse d'augmenter et si les données communiquées sont en dessous de la réalité, il frise ou atteint les deux chiffres tous les ans depuis plusieurs années, soit 65 milliards d'euros par an minimum – un deuxième budget mondial à relativiser toutefois par rapport aux 500 milliards américains. Et lorsqu'on les interroge sur cette boulimie, les Chinois arguent qu'Indiens et Russes en font autant. Ce qui est vrai.

Cependant il ne faut pas s'y tromper, cette puissance, ce « hard power » affichés, a aussi

valeur de symbole pour des Chinois qui se perçoivent comme encerclés, assiégés [4]. Et toute cette politique de puissance vise en priorité à desserrer cet étau présumé autour de la Chine pour pouvoir maintenir son niveau de développement. D'une armée pauvre et comptant sur le nombre, l'Armée populaire de libération se mue en une armée riche, avec aussi les problèmes que représentent la coopération interarmes, la mise en réseau des échelons conventionnel/électronique/cybernétique/spatial, la multiplicité des systèmes d'armes, la mise en place d'un bouclier anti-missiles étanche. Des doutes subsistent également sur sa marine : si elle dispose d'environ 1 000 bâtiments, soit le double de la marine américaine, la marine chinoise s'est développée en totale autarcie, sans coopération ni expérience acquise lors d'exercices communs avec ses homologues internationaux. Sa technologie copie encore pour beaucoup celle des Russes. Quant à avoir un groupe aéronaval opérationnel, on sait le temps que cela nécessite.

Pour l'instant les Chinois pratiquent donc une guerre économique à coups de finance et de commerce, d'investissements tous azimuts – une guerre somme toute pacifique et capitaliste ; une guerre d'influence et pas d'expansion territoriale. Pour l'instant…

Un arc des démocraties de l'océan Indien au Pacifique sud

Aussi, parce que cet instant pourrait ne pas durer et parce que le développement économique mutuel ne constitue pas une garantie fiable contre la guerre, les Japonais ont veillé à réaffirmer l'alliance avec les États-Unis dans leur Livre blanc 2010, tout en prenant en compte leur déclin relatif. Si le Japon a rétrogradé à la 3e place mondiale des puissances économiques, son armée est de l'avis général de qualité. Le petit 1 % du budget consacré aux FAD n'en fait pas moins un des plus élevés au monde avec 51 milliards de dollars investis en 2010 et 276 autres milliards programmés pour sa défense d'ici à 2015, avec l'accent mis sur la modernisation et le renforcement du nombre des sous-marins d'attaque, qui devraient passer de 16 à 22 unités. Au programme, voté le 17 décembre 2010, figurent les grandes lignes suivantes : prévenir et rejeter toute agression extérieure, promouvoir la coopération internationale, participer plus activement à la paix du monde, créer une force rapide crédible, mieux équipée, développer la production nationale et suivre les progrès technologiques internationaux. Le Livre blanc axe ses priorités sur la Chine et la Corée du Nord, cette dernière étant désignée nommément comme l'ennemi numéro.

Plus concrètement les forces maritimes (FMAD) comme les autres composantes des FAD sont en cours de déménagement du nord au sud-ouest de l'archipel. Détail emblématique : alors que pendant la Deuxième Guerre mondiale, le Japon était passé expert dans l'arme aéronavale, les FMAD renouent avec les navires porte-aéronefs, mais seulement pour hélicoptères, car jugés moins offensifs que des avions de combat. À l'horizon 2015, la classe 22DDH, avec un emport de 14 voiles tournantes, devrait avoir remplacé la classe 16DDH, qui en accueille 11 à son bord. Personne ne doute cependant qu'ils soient rapidement transformables en porte-avions. Et on pourrait dire la même chose de l'arme nucléaire.

Le Livre blanc se préoccupe également de la piraterie, une activité en plein essor et un sérieux problème pour le Japon quand 70 % de son approvisionnement énergétique passe lui aussi par le détroit d'Ormuz, le golfe d'Aden et le détroit de Malacca, trois haut lieux de la piraterie en ce début de XXIe siècle. Raison pourquoi le Japon participe depuis 2009 à la lutte anti-piraterie, tout comme les Chinois d'ailleurs. À cet effet les Japonais ont installé au premier semestre 2011 une base à Djibouti, ce qui là aussi constitue en soi un événement historique.

Le Japon garde une avance certaine sur son rival asiatique en matière d'armement de pointe. L'armée de l'air va ainsi remplacer ou moderniser l'ensemble de son parc aérien, soit par l'achat d'appareils américains fabriqués sous licence [5], soit par des productions nationales. Le climat avec les États-Unis semble lui aussi apaisé. Le PDJ avait été appelé au pouvoir sur un programme de réformes socio-économiques, par conséquent centré sur la politique intérieure ; un programme dans lequel figurait la renégociation du maintien des troupes américaines sur le sol japonais : 47 000 hommes dans la seule préfecture d'Okinawa contre 18 000 pour toute la Corée du Sud. Une présence, faut-il dire, entièrement financée par l'impôt japonais. Le prochain retrait de 9 000 Marines,

Bibliographie indicative

• Christopher Hughes, *Japan's Re-emergence as a « Normal » Military Power*, Londres, Routledge, 2004
• Glenn D. Hook, Julie Gilson, Christopher W. Hughes, Hugo Dobson, *Japan's International Relations : Politics, Economics and Security*, Londres, Routledge, 2005
• Valérie Niquet, *Chine-Japon L'affrontement*, Paris, Perrin, 2006
• Richard J. Samuels, Securing Japan. *Tokyo's Grand Strategy and the future of East Asia*, Ithaca et Londres, Cornelle University Press, 2007
• Mémoire de géopolitique du Capitaine de Frégate Marc Elsensohn, *De quelle manière le Japon va-t-il conserver sa position prédominante en Asie orientale ?,* Collège Interarmées de Défense, avril 2007
• Peter J. Katzenstein, *Rethinking Japanese Security. Internal and external dimensions*, Londres & New York, Routhledge, 2008
• Éric Seizelet, Régine Serra, *Le pacifisme à l'épreuve, le Japon et son armée*, Paris, Les Belles Lettres, 2009
• Edouard Pfimlin, *Le retour du Soleil levant. La nouvelle ascension militaire du Japon*, Paris, Ellipses, 2010
• Guibourg Delamotte, *La Politique de défense du Japon*, Paris, PUF, 2010
• Barthélémy Courmont, *Géopolitique du Japon*, Perpignan, Artège, 2010
• Sophie Boisseau du Rocher (dir.), *Asie. Forces et incertitudes de la locomotive du monde*, Paris, La Documentation française, 2010.

redéployés sur l'île de Guam et sur la base de Darwin en Australie, contre une participation financière japonaise de 3,1 milliards de dollars sur les 8,6 que va coûter l'opération, clôt un dossier litigieux vieux de quarante ans.

Malgré l'acquisition de plusieurs destroyers de type AEGIS spécialisés dans l'interception des missiles, le Japon sait sa marine insuffisante pour garantir seule la protection de l'archipel. Sa proximité avec le continent, son insularité devenue inutile avec les missiles à longue portée : tout plaide pour le maintien du bouclier anti-missiles américain au-dessus de sa tête et de la 7e flotte américaine dans ses eaux.

De plus, si la Chine agresse militairement Taiwan, simple aberration historique à ses yeux, le Japon n'aura d'autre choix que d'engager ses forces dans le conflit. En attendant, le ministère des Affaires étrangères japonais s'émancipe et propose en réponse aux manœuvres diplomatiques des Chinois la constitution d'un arc des démocraties, tendu de l'océan Indien au Pacifique Sud, regroupant l'Inde, les États-Unis, la Corée du Sud, Singapour et l'Australie (on le voit, le projet exclut la Russie). Depuis quelques années Tokyo accroît en particulier sa coopération économique et militaire avec l'Inde, dont les Japonais ont fait leur partenaire privilégié dans leur stratégie pour prendre à revers la Chine et la contrer dans l'océan Indien.

Reste la Corée du Nord. État imprévisible, la Corée du Nord se doit de créer de la tension à l'extérieur pour maintenir sa cohésion interne. Son seul objectif n'est pas comme on pourrait le croire l'invasion de sa voisine du sud mais sa propre survie et toute son action internationale consiste à obtenir de ses vis-à-vis les concessions nécessaires à sa sauvegarde. Les pourparlers à six sur le désarmement nucléaire en Corée du Nord ou PP6 réunissant les deux Corées, les États-Unis, la Russie, la Chine et le Japon, l'ont montré. Pour les États-Unis, Pyongyang légitime le renforcement de leur présence dans la région Asie-Pacifique [6]. Pour la Chine, la Corée du Nord forme un État tampon entre ses frontières et la Corée du Sud pro-américaine. Quant aux Japonais, malgré le danger potentiel que représente le régime de Pyongyang, ils n'envisagent pas la possible réunification des deux Corées sans appréhension. Pour l'heure, on le voit, le *statu quo* dans la péninsule coréenne arrange plutôt leurs affaires.

En conclusion de cette rapide analyse, que peut-on dire ? Peut-être avec l'ancien leader du PLD, Ozawa Ichirô, que le temps est venu pour le Japon de passer d'un « pacifisme passif à un pacifisme actif ». Car au vu de la situation décrite, les contraintes constitutionnelles qui restreignent l'usage de la force à la seule autodéfense pourraient bien aujourd'hui se retourner contre le Japon. Le regain des tensions intercoréennes a momentanément fait taire les discours anti-américains au Japon. Au contraire, réalistes, les gouvernements qui se sont succédés depuis trois ans, bien qu'issus du même parti, ont contribué à redonner une dynamique à l'alliance avec les États-Unis. Le parapluie nucléaire américain est maintenu, la 7e flotte de l'US Navy reste sur zone.

En soi le Japon demeure donc une anomalie : un État anormal qui n'est pas doté des moyens militaires de sa puissance économique. « Nation riche, armée forte », tel était déjà le mot d'ordre de l'ère Meiji. Toutefois, on ne saurait nier que le Japon a commencé à repenser sa politique de défense nationale. Si l'abrogation de l'article 9 n'est pas à l'ordre du jour, on peut considérer que la normalisation militaire suivra automatiquement la normalisation politique du pays. Cela dépend de la Chine.

In fine cela dépendra des Japonais eux-mêmes et d'une chose : de leur capacité à admettre leur premier mort au combat depuis 1945.

Laurent Schang

Notes

1. Selon le rapport annuel de l'Institut international d'études stratégiques (IISS) sur l'équilibre des forces armées, présenté à Londres le 7 mars dernier, les dépenses militaires de l'Asie dépasseront celles de l'Europe en 2012.
2. En témoigne leur participation à des missions non-combattantes, comme dernièrement en Afghanistan, où les FAD ont formé la police et financé un vaste programme de reconstruction à hauteur de 5 milliards de dollars étalés sur 5 ans. Soutien logistique, surveillance des routes maritimes, assistance médicale, ravitaillement : en tout, de 2003 à 2008, date de leur retrait complet, 5 700 soldats des FAD opérèrent en Irak, le premier déploiement de troupes japonaises en armes à l'étranger depuis 1945.
3. Est visé ici l'article 9 de la Constitution de 1946 : « **Aspirant sincèrement à une paix internationale fondée sur l'ordre et la justice, le peuple japonais renonce à jamais à la guerre en tant que droit souverain de la nation** (…) **afin d'atteindre le but indiqué ci-dessus, il ne sera jamais maintenu de forces terrestres, navales ou aériennes, ou tout autre potentiel de guerre – le droit de belligérance de l'État n'est pas reconnu**. »
4. Sur les quatorze pays qui la bordent, le Pakistan est le seul avec lequel la Chine n'ait aucun contentieux.
5. Nous saurons cet été si le Japon maintient sa commande de 42 F-35 Lightning (Lockheed-Martin), étalée sur quatre ans, pour faire pièce au nouvel avion furtif chinois J-20.
6. Renforcement confirmé par le secrétaire américain à la Défense, Leon Panetta, le 2 juin 2012 lors du sommet sur la sécurité de Shangri-La, organisé à Singapour par l'IISS : « **La répartition de la flotte américaine entre les océans Atlantique et Pacifique passera de 50/50 actuels à 60/40** [dans la région Asie-Pacifique] **avec une priorité pour le Pacifique.** » Le corps des Marines verra également ses effectifs accrus.

Sur les falaises de craie

Dans un long portrait d'Annie Ernaux [1] publié il y a quelques années par Libération, l'auteur soulignait la remarquable concentration de talents littéraires que l'on remarque dans le Pays de Caux.

Une terre d'écrivains, donc, mais aussi le berceau de nombreux et fameux marins.

Jean Mabire s'est penché sur quelques-uns des premiers dans ce que beaucoup considèrent comme son œuvre maîtresse, la série des *Que lire ?* [2], mais aussi dans son *Histoire secrète de la Normandie* et dans ce que j'estime, quant à moi, être l'un de ses livres le plus précieux : *Des Poètes normands et de l'héritage nordique* [3].

Il a rendu hommage aux seconds notamment dans *Grands marins normands*, avec ses portraits d'armateurs et navigateurs dieppois ou havrais.

C'est donc sur la Côte d'Albâtre - assurément l'une des plus belles portions du littoral normand, avec la baie du Mont Saint-Michel et la pointe du Cotentin - que se retrouvaient, le 12 mai, les participants à cette 6e journée « **dans les pas de Jean Mabire** ». Des participants que l'on eut aimé plus nombreux, même si l'effectif était en très légère hausse par rapport à l'an dernier (mais encore loin du niveau de mobilisation des années précédentes) [4]. Pas question pour autant de se contenter d'un hommage bâclé, « au rabais », et encore moins d'annuler. Ceux qui font l'effort de se déplacer, quel que soit leur nombre, et surtout le souvenir de celui qui nous a tant apporté méritent une vraie belle journée de commémoration. Les retours positifs des personnes présentes laissent penser que ce fut encore le cas cette année.

On retiendra une superbe balade [5], dont le souvenir pourrait s'évoquer avec ces trois couleurs si chères à Maît' Jean (*Balades au cœur de l'Europe païenne, Thulé*) : le blanc, le rouge et le vert.

Blanc : comme l'immense rempart de craie qui semble défier la mer du Havre au Tréport. Vert : comme l'herbe grasse tapissant les valleuses et qui nous tendait les bras pour une pause méridienne voluptueuse ; ou comme cette Manche exceptionnellement calme. Rouge : comme nos drapeaux normands… et nos trognes cuites par un soleil plus ardent qu'on ne l'aurait cru de prime abord.

La traditionnelle cérémonie eut lieu sur la pointe de la Courtine, balayée par juste ce qu'il fallait de vent pour faire flotter nos drapeaux et porter au loin la prose de l'éveilleur. La couronne confectionnée par les marcheurs fut déposée au bord du balcon creusé dans la roche et qui offre une vue époustouflante sur la mer et les falaises [6].

Ajoutons qu'au hasard des rencontres sur les chemins, la conversation put occasionnellement s'engager, nous permettant ainsi de faire (re)découvrir un peu Jean Mabire (autre objectif prioritaire de ce rendez-vous annuel).

Pour le reste, la formule « soirée au gîte », expérimentée cette année, s'est avérée finalement peu mobilisatrice (et financièrement désastreuse). Elle ne sera sans doute pas reconduite. En revanche, le goûter normand (autre nouveauté), qui ajoute une touche de convivialité supplémentaire, sera sans doute conservé.

À l'heure du bilan, des participants ont émis, de leur côté, des suggestions constructives qui amèneront sans doute à des ajustements pour les prochaines éditions.

Sereinement, patiemment, fidèlement, nous continuons de creuser le sillon et de semer.

E.L.M.

Notes

1 Écrivain féministe, auteur notamment de *La Place* (prix Renaudot 1984), où elle raconte sa jeunesse à Yvetot.

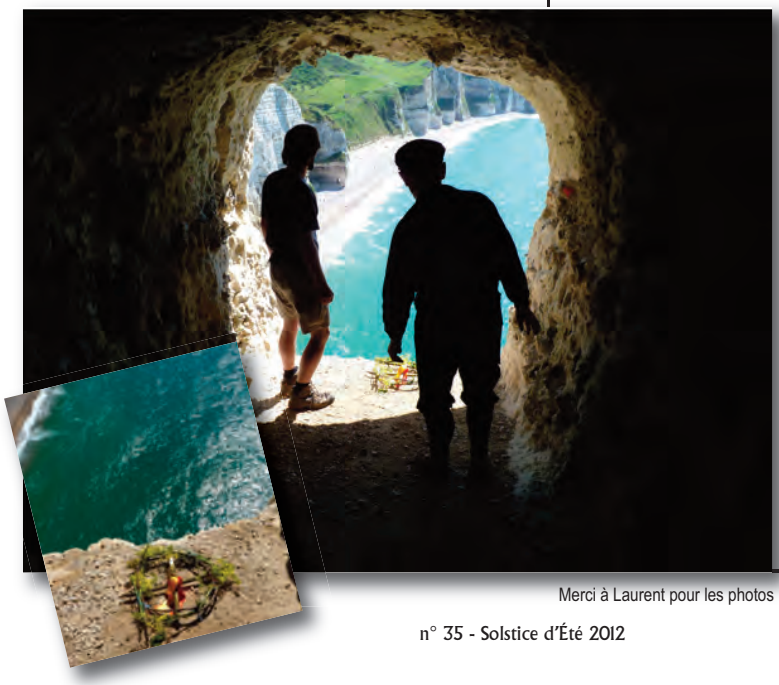
2 Entre autres, le Dieppois Maupassant ainsi que les Havrais Raymond Queneau, André Siegfried et Bernardin de Saint-Pierre.

3 Ainsi le Havrais Stéphane Varègues, à propos duquel il écrit : « **La Normandie ne pourra renaître sans un grand mythe populaire. Nul plus que Varègues n'est capable de l'imaginer et de le transmettre. Outre-Couesnon, ce sont les poètes qui ont repris leur peuple à bout de bras : Glenmor, Stivell, Servat, Grall… Il n'est de révolution profonde qui ne soit d'abord un grand élan lyrique.** »

4 Avec une vraie satisfaction tout de même : celle de voir trois générations et trois régions représentées à ce rassemblement.

5 Seule ombre au tableau : le passage sur le front de mer, à Etretat, bondé de touristes, avec à la clef quelques commentaires navrants. Avec, aussi, la présence de beaucoup de voiles (et pas forcément en rapport avec la fête du nautisme organisée ce jour-là…)

6 Ainsi que le rappelait Kate Nauwelaers dans le n° 21 de la revue, Jean Mabire était aussi un esthète, ce qui rend difficilement concevable de lui rendre hommage dans un cadre laid ou même simplement quelconque. Le site grandiose des falaises d'Etretat répondait donc assez bien au « cahier des charges » (le littoral cauchois est d'ailleurs répertorié comme « site remarquable » à préserver dans le cadre du programme européen Natura 2000 et une demande d'inscription au patrimoine mondial de l'Unesco est actuellement en cours).



Merci à Laurent pour les photos

Compte rendu de l'AG 2012 de l'AAJM

Pour notre traditionnel rendez-vous annuel de l'Assemblée Générale, **l'Association des Amis de Jean Mabire** a choisi – pour la première fois - de sortir des terres normandes habituelles. Tout naturellement notre regard s'est porté vers l'ouest, vers une autre patrie charnelle, la Bretagne qui était chère à notre ami Jean Mabire et pour maintes raisons. Entre autres, il s'y était marié en 1976 à Fort La Latte, qu'il vivait à Saint Servan près de Saint Malo et qu'il y mourut le 29 mars 2006.

Alors, c'est avec beaucoup de solennité que les Amis de Jean Mabire se sont retrouvés le **samedi 24 mars 2012**, sur le site historique et classé de **Fort La Latte**.

En plus des fidèles amis normands nous ont rejoint des flamands et très logiquement une belle délégation de bretons. Des représentants de la **Fondation Yann Fouéré** *(nous avons d'ailleurs évoqué la mémoire de Yann Fouéré lors de l'hommage rendu à Jean Mabire)* et de la revue **War Raok** sont venus compléter les habitués de la revue identitaire **Utlagi**, des **Editions du Lore** et des **Oiseaux Migrateurs**. Ce qui fit encore de notre assemblée un succès.

Après un déjeuner tiré du sac et pris pour certains dans l'herbe au milieu des remparts du château ou pour d'autres dans la salle d'honneur de ce dernier, nous avons tenu notre Assemblée Générale ordinaire. Puis, **Bernard Rio** est venu nous parler de son livre ***L'arbre philosophal***. Et la propriétaire, **Madame Jouön des Longrais**, nous fit l'honneur d'une visite guidée de son château.

Pour terminer cette belle journée ensoleillée, nous nous retrouvâmes près d'une soixantaine de convives attablés pour notre repas communautaire. Le succès ne se dément pas d'année en année, et le nombre de participants va grossissant. Il a cette fois encore dépassé nos prévisions mais notre petite équipe d'intendance avait prévu large afin de ne léser personne dans son assiette. Un repas réchauffé par un bon feu de cheminée, de bons vins et des chants traditionnels qui fusèrent.

La nuit tomba sur le Cap Fréhel et le Fort La Latte. Les torches s'allumèrent, les drapeaux bretons et normands furent portés haut et claquèrent au vent de mer. La procession des amis se mit en marche au son de la cornemuse d'Erwan pour rejoindre une plateforme qui faisait face à la Normandie et où trônait un canon. Là, nous rendîmes hommage à Jean Mabire, l'assistance tournée vers la terre de ses ancêtres et de ses combats culturels.

L'Association des Amis de Jean Mabire a une nouvelle fois fait son devoir et la fréquentation assidue de certains et le nombre croissant de participants nous encouragent à continuer notre travail de mémoire.

Fabrice Lesade
Secrétaire de l'A.A.J.M.

« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*
12e Haute Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
contact@jean-mabire.com
http://www.jean-mabire.com

Conception : Les Editions d'Héligoland ™ 2011
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)